

René Troin

*La Crau*  
*(Arizona)*

PETITES HISTOIRES



LA COMPAGNIE DES INDES ONIRIQUES

---

Éditions Deleatur

2002

## LA COMPAGNIE DES INDES ONIRIQUES

*Collection dirigée par Pierre Laurendeau*

AUX ÉDITIONS DELEATUR

Jacques ABEILLE,

*L'Homme nu (les Voyages du fils I)*, 1986.

Patrick BOMAN, *Ce n'est pas le « 116 »*, 1988.

Michel VALPRÉMY, *Rose, Raoul et Courte-Queue*  
(eau-forte de Jacques Abeille), 1988.

Pierre LAURENDEAU, *Les Poinçons de John Baskerville*  
(lithographies de Ramón Alejandro), 1990.

Rikki DUCORNET, *The Volatilized Ceiling of Baron Munodi*  
*Les Plafonds volatilisés du Baron Munodi*  
(traduction de Guy Ducornet, lithographie de l'auteur), 1991.

Jacques-Élisée VEUILLET, *Oncle Ted*, 1992.

Rikki DUCORNET, *Les Feux de l'Orchidée*  
(traduction de Guy Ducornet), 1993.

Jacques ABEILLE,

*Louvaine* (gravure de Philippe Migné), 1999.

Jean-Pierre BRISSET,

*Le Brisset sans peine* (illustrations de Quentin Faucompré), 2001.

AU LÉZARD

Jacques ABEILLE, *Les Lupercales forestières*  
(les Voyages du fils II), 1988.

CHEZ LE POLYGRAPHE, ÉDITEUR

Ramón ALEJANDRO, *L'Écart douloureux entre le désir immédiat*  
*et le plaisir différé*, 18 dessins;

Pierre LAURENDEAU, *L'Archipel des Fruits*, 1991.

*La Crau (Arizona)*



René Troin

# *La Crau* *(Arizona)*

PETITES HISTOIRES



LA COMPAGNIE DES INDES ONIRIQUES

---

Éditions Deleatur

2002

PHOTO : SYLVETTE RIVAUX-TROIN

*D'abord, j'ai écrit La Crau. Puis j'ai pensé à l'Amérique. Et j'ai écrit Arizona. Sans hésiter. Trois mois plus tard, un samedi, alors que j'étais rendu à la moitié de mes petites histoires, nous nous promenions aux Martins, un bameau à l'orée de La Crau. Nous sommes tombés sur ce panneau. Sylvette a pris la photo. Nous avons marché quatre cents mètres. Nous n'avons rien trouvé.*

*There was me and Danny Lopez, cold eyes,  
black night and  
then there was Ruth*

Bob DYLAN

*À Robert, où il est.  
À Chantal, où qu'elle soit.*

I.

Un jeudi de 1967, je découvris que Robert agressait volontiers les murs. Nous avions pris le car pour aller à la ville. Le trajet de la place de la mairie de La Crau (Arizona) à l'esplanade de la gare de Toulon (Caroline du Sud) avait, comme d'habitude, duré trois bons quarts d'heure.

À l'arrêt des Pourpres, j'avais regardé les quelques personnes qui sont montées, espérant voir apparaître Nicole. Mais les parents de Nicole menaient une campagne où venaient des cerises qu'il faut mettre en cagettes au printemps. Et nous étions au printemps.

Après quoi, ma déception nourrissant ma mauvaise foi, j'avais passé un bout de temps à prétendre que les Bee Gees étaient une fratrie de sacrés petits cons.

Robert avançait que *Massachusetts*, c'était quand même une jolie mélodie. Je dis que le seul mérite qu'on pourrait accorder à ce sirop, c'était de guérir la toux, mais qu'il fallait attendre l'hiver pour savoir.

À bout d'arguments, nous recomptâmes notre argent de poche. En le mettant en commun, il y aurait juste un peu plus qu'assez pour acheter le dernier 45-tours des Kinks, *Waterloo Sunset*.

En ce temps-là, on savait tout donner pour la musique.

## 2.

Nous avons descendu l'avenue Vauban. Nous attendions au feu. En face, se dressait le Méditerranée (bières, billards, brunes et blondes du lycée Bonaparte) qui me tentait de tous ses tentacules de néon. Soudain, je vis Robert jeter des yeux partout et sortir de sa poche un morceau de craie blanche.

«Fais le pet», lâcha-t-il d'entre ses dents, comme si les rares passants allaient s'intéresser à nous.

Il se tourna vers le mur d'un immeuble bourgeois, à la lisière de cette ville haute où nous ne nous at-

tardions jamais. De rares graffitis crevaient la suie des pierres de taille. J'en avais repéré un depuis des mois déjà: *Kilroy was here*. Trois mots qui invitaient à aller voir ailleurs si Kilroy y avait été.

Mais Robert, imperméable à cette invitation au voyage, s'appêtait à passer à l'acte. Il transpirait bien un peu, mais c'est d'une main sûre qu'il compléta la sentence par trois autres mots: *Patricia Carli aussi*.

3.

«Arrête! Arrête!», criait Triton, penché excessivement à sa fenêtre du premier étage.

Comme j'étais seul dans la rue, il ne me fallut que le temps de cette constatation pour admettre que c'est bien à moi qu'il s'adressait.

«Tu peux monter? J'ai quelque chose à te montrer.»

Sans témoin, accepter ne prêterait pas à conséquence. J'acceptai.

J'atteignais à peine le palier qu'il me soufflait: «T'as vu?», en désignant la porte d'un réduit que j'avais toujours connu aussi vide que le frigo d'Allen Ginsberg après une descente de Jack Kerouac.

La porte s'ornait d'une tomlette, surnuméraire sans doute (la mère adoptive de Triton avait eu les

carreleurs dans sa cuisine le mois précédent), sur laquelle il avait calligraphié à la gouache blanche: *Musée Patricia Carli*.

4.

«Dis, ça te prend souvent?», je demandai à Robert, comme j'aurais pu dire: «Tu joues à quoi, là?»

«Je me fais le prosélyte de l'œuvre de Triton en transportant son message jusqu'à la grande ville.

– Tu as raison, sans quoi Patricia Carli finira par rejoindre Ria Bartok et Johnny Rech chez les abonnés au *Monde du silence radio*.

– C'est bien ainsi que je l'avais compris, dit Robert, ta perfidie en moins. Et puis, tracer ici ces quelques mots, c'était le prix à payer pour visiter le musée de Triton.

– Ça t'a coûté moins cher qu'à moi.»

5.

«Pour la visite, tu me devras un Pschitt Orange, prévint Triton.

– C'est un gros trou dans mon argent de poche, mais comme ça me démange...»

Je le suivis. L'endroit baignait dans la pénom-

bre propice aux révélations. Je laissai à mes yeux le temps de s'habituer à la pauvre lumière. Je pus alors détailler les rares objets auxquels il faudrait bien des années et de l'abnégation (au cas, fort improbable, où ils auraient une âme) pour devenir des pièces rares.

Sur une table de nuit, détournée de sa vocation, reposait un Teppaz à piles avec, posé sur le plateau, le 45-tours affichant *Qu'elle est belle cette nuit, La découverte, L'amour en cage* et, bien sûr, *Demain tu te maries (arrête, arrête ne me touche pas)*. Le saphir, tel que je le voyais reposer sur le vinyle, était prêt à sillonner cette ultime page.

« Tu peux écouter, mais c'est plus cher. »

L'offre était alléchante mais je la déclinai, arguant que je n'avais pas de ronds pour un Pschitt Citron.

La suite de l'exposition se composait d'articles découpés, extraits pour la plupart de *Bonjour les amis* (Triton avait un voisin sympathisant communiste). Ces quelques pages punaisées avec goût sur une penderie offraient un survol suffisant de la carrière de celle dont la légende colportait qu'à la question « Que vous a apporté votre participation au festival de San Remo ? », elle avait répondu : « Sans Remo, je ne serais personne. »

Tout occupé à ma lecture, je n'avais pas remarqué que Triton manœuvrait une lampe de poche dont le crochet pendait à un clou, tandis que sa base tenait au mur grâce à plusieurs couches croisées de ruban adhésif. Je compris que c'était là l'idée que mon guide se faisait d'un projecteur.

La lampe, une fois allumée, révéla la pièce maîtresse de la collection: une photo dédicacée dont la signature imprimée – *Amical souvenir, Patricia Carli* – était surmontée des mots: *Pour Michel Triton*. S'il avait imité plutôt habilement l'écriture de l'artiste, mon camarade avait malheureusement choisi un stylo dont l'encre était de la mauvaise couleur.

6.

Je n'avais pas écrit le premier mot de ma rédaction que j'avais déjà les doigts tout tachés de bleu.

«Pépé, pépé! Tu te rappelles ce qu'on a fait jeudi? Il faut que je le marque dans ma rédaction.

– *Dijòu... Dijòu, plòuvié pas. L'après-dinat, sies estat te passejar amb ieu. Avèm vist lo trin.*

– Merci pépé.»

Avec ça, je pouvais tremper ma plume dans l'encre de l'inspiration:

*Jeudi après-midi, je suis été me promener avec mon pépé.  
Nous avons vu le train. J'ai mangé des abricots.*

Les abricots, je les inventais à moitié. Si ce n'était pas ce jeudi-là que je les avais cueillis sur l'arbre de Pépé Simon, c'était un autre.

Nos rédactions étaient vite corrigées. Remises le matin, elles nous revenaient le soir avant la sonnerie de quatre heures et demie. *Je suis été* était souligné de trois traits menaçants, agrémentés d'un point d'interrogation dans la marge.

«J'ai fait une faute, madame?

– Une faute énorme. Tu ne la vois pas? Qui peut corriger la phrase “Je suis été me promener”?

– Moi, madame, dit Gillet après avoir levé bien droit son doigt de bon élève. Avant le verbe être, on doit mettre l'auxiliaire avoir: j'ai été me promener.

– Très bien. On pourrait aussi dire: je suis allé me promener.

– Mais, madame, mon grand-père, il dit toujours *sieu estat*.

– Eh bien, tu diras à ton grand-père de parler français avec toi. Et tu me copieras cent fois ce que je vais écrire au tableau.»

Et elle traça d'une craie sûre: *J'ai été me promener.*  
*Je suis allé me promener.*

«Moi, madame, mon père il dit toujours *je suis été*, même en français, lança Marcel, qui n'hésitait jamais à se battre pour une cause perdue.

— Même punition pour toi, Marcel», laissa tomber madame Michel, sans même tourner la tête.

Voilà, madame, j'ai bien écrit cent fois. Et après, j'ai même pensé à une punition secrète:

*Je suis été me promener avec mon pépé et nous avons mangé des abricots.*

J'écrirais volontiers cent lignes comme ça, mais on m'accuserait de tirer à la ligne. Et même, et si je ne me retenais pas, je pourrais crier à la ligne:

*«Je suis été me promener avec mon papet et nous avons mangi des abricots.»*

Oui, madame, *mangi*, parce que Jésus a dit: «Les verbes du premier groupe seront les derniers et les abricots n'en seront que meilleurs.»

Et *Je vous emmerde madame Michel*, je peux l'écrire cent fois aussi, ça. Mais alors dans le noir pour que vous n'en sachiez rien et que monsieur Michel, surtout, ne le voie pas. Je me souviens de ses yeux de directeur à monsieur Michel. Il suffisait qu'ils ba-

laient la cour de notre école de garçons pour nous pétrifier tous comme Jack Kerouac sous le regard de Mémère.

N'empêche que je *suis été* au marché. Je *suis été* à la foire (pépé m'a acheté un oiseau en plâtre peint de toutes les couleurs au Tout-à-dix francs). Je *suis été* à la fête et j'ai fait un tour d'avion (parce que ma mère travaille à la poste et que le patron du manège lui a donné des tickets gratuits). Je *suis été* au catéchisme (même si ça ne vous plaît pas). Et un soir, après l'école, je *suis été* à la maison les yeux pleins de larmes à cause de Roland, et grâce à vous qui racontiez si bien les histoires de l'Histoire que je croyais qu'il était en train de mourir à Roncevaux pendant que vous nous disiez l'épée qui se brisait et l'olifant, cet instrument que je croyais d'Afrique. Et qu'on aurait dû faire quelque chose au lieu de rester là à l'entendre mourir.

7.

Pour voir si les jujubes étaient mûrs, il fallait escalader le poteau en ciment de l'électricité et regarder par-dessus le mur de la Marie-qui-boit-la-pauvre. Et s'ils étaient bruns, pour pouvoir sauter le muret, il fallait que ce soit l'après-midi, et l'heure où cette

Marie-là avait assez bu pour dormir ou rester à attendre derrière ses volets tirés que le soleil arrête de donner si fort.

Si on volait des jujubes, c'était bien pour le plaisir de voler (parce que manger des jujubes, c'est comme tremper les dents dans une galette de farine au caramel sans sucre) et le risque de voir le Jules de la Marie, qui se jetait toujours à notre poursuite, nous rattraper. Mais comme il avait des pantalons trop larges qui tenaient avec une ficelle, et des chaussures qu'il lui a toujours manqué la ficelle pour leur faire des lacets, nous courûmes toujours loin devant. Et ses grandes mains, qui nous en promirent pourtant, ne tirèrent jamais que les oreilles au vent.

8.

On disait le Jules de la Marie pour ne pas le confondre avec le Jules des Loges qui menait la dernière campagne avant le Gapeau.

Le Jules des Loges, quand c'était la saison, on le voyait souvent passer sur un vélo de femme, avec 750 grammes de haricots verts primeur sur le porte-bagages. Il les expédiait par la Poste à Paris en colis express.

Le Jules des Loges, quand il ramassait ses haricots,

il ne se baissait pas pour des nèfles. Ou pour des prunes, je dirai à l'intention de ceux qui ne seraient pas de la région et ne connaîtraient pas les nèfles.

Les nèfles, ça supporte mal le voyage.

9.

Les grenades, on peut dire que nous les volions juste un peu. Vu que l'arbre pendait le long d'un chemin où nous avions droit de passage. Là encore, pas question de manger ces fruits en forme de pipe qui enchantaient doucement notre imagination. Après avoir fiché dans leur chair une tige creuse de vingt centimètres de long, nous tétions comme si nous fumions le tabac gris que faisaient les éclats de leur cœur.

10.

La Marie-qui-boit-la-pauvre avait eu bien des malheurs. Mari, parents, premiers enfants, tous étaient morts. Passé ce long cortège de désolations, il ne lui était resté que Jules qui aurait pu être une consolation. Mais il était né fatigué.

Lors, dans le champ au jujubier, il ne poussait rien d'autre que du chiendent et des mange-oreilles qui se sèment tout seuls.

On aurait dit que les mauvaises herbes se passaient le mot, tels des oiseaux :

«Eh, les filles! dans le champ de la Marie-au-Jules, c'est zone protégée. Personne ne viendra nous arracher!»

Et au premier vent favorable, on en voyait se poser des nuages. Et qui apostrophaient leurs congénères déjà dans la place :

«Toi là, pousse un peu tes racines, que je m'y mette. Cette terre jamais travaillée, c'est un grand lit qui se partage. Et à la prochaine pluie, il y aura bien assez d'eau pour tout le monde!»

C'est le jour où l'on entend parler les herbes qu'on sait qu'on est un vrai Indien.

## II.

La Marie-qui-boit-la-pauvre, on l'appelait parfois la Marie-au-Jules (et les mauvaises herbes nous avaient entendus). C'était selon les circonstances. En tout cas, toujours pour ne pas la confondre avec Marie-notre-voisine, laquelle était une grosse travailleuse – ce qui ne veut pas dire qu'elle se portait un peu trop bien mais que, d'un bout de l'an à l'autre, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il souffle un mistral à enterrer les arbres (dans nos parages, la neige est

anecdotique), elle se levait l'âme à cueillir, ramasser, mettre en bouquets, en baquets, en paquets, en cagettes, en cageots, les fruits, les légumes, les fleurs et même des noisettes à moitié sauvages qui poussaient dans la campagne de cousins du côté de sa mère, des gros ceux-là aussi – ce qui ne veut pas dire qu'ils s'habillaient large mais qu'ils avaient du bien. Et qu'ils ne la déclaraient pas bien sûr, parce qu'entre gens de la même famille, on ne va quand même pas mettre des papiers, ça coupe les liens du sang qu'il a fallu des générations pour tresser.

Le soir, avant de rentrer de sa journée, Marie-notre-voisine, elle n'oubliait jamais de faire de l'herbe pour ses lapins.

12.

*Se lever l'âme* est une vieille expression indienne, ici dans sa traduction littérale. En français, langue des poètes, on dit plus volontiers *se lever le cul*.

13.

Le jour où nous sommes devenus des Indiens, c'était déjà l'été, ou au moins la fin du printemps. Dans le lointain, du côté de la noria, on voyait Marie-notre-voisine faire l'herbe pour ses lapins.

L'après-midi allait donc vers les six heures. Nous, nous étions près du figuier grand comme une maison, sur la draille qui surplombe l'ancien lit de la rivière.

Il y avait là Émile Tropini, Bernard Frosini, Marcel Davanti (dit Célou), Henri Tellani, Michel Pellegrino (Italien singulier), Alain Pellegrini (Italien pluriel), Georges Plantec (Breton transplanté), Christian Louvrier (Français égaré) et Serge Quadrupani (dit Quadru).

Nous restions là à prendre l'ombre sans rien faire (c'est quand on est jeunes que c'est bon de jouer aux vieux) quand mon frère libéra des sanglots qui se reconnaissaient facilement entre onze, vu qu'il n'avait que cinq ans et ne pleurait pas comme nous autres qui d'ailleurs officiellement ne pleurons plus.

« Regarde, j'ai un mange-oreilles. Enlève-le ! Enlève-le ! », il bramait en me tirant par la manche.

Le mange-oreilles est au bord des chemins ce que la souris est à la cuisine, une herbe folle qui a la particularité de rendre les filles hystériques. Seul l'épi qui couronne sa tige présente un intérêt. Projeté sur un vêtement de laine naturelle ou synthétique, il s'y accroche comme une broche végétale. La suite n'est qu'une légende qui raconte que si on l'oublie, l'épi commence à grimper jusqu'aux cheveux dont il se

sert pour atteindre l'oreille et lui crever son tympan.

«Je vais le dire, ce soir à la maison, que tu m'as pas bien surveillé!»

Comme je voulais tout sauf des histoires, je lui dis à l'oreille:

«Écoute, si tu ne dis rien, si tu gardes le secret, je te dis un autre secret, un grand secret.

– Lequel?

– Nous, là, nous deux et puis les autres, en vrai on est des Indiens.

– Ouais, dit Marcel qui avait entendu, des Indiens d'Arizona.

– On est les descendants de prisonniers que Christophe Colomb a ramenés de son premier voyage en Amérique pour les montrer aux rois et aux reines d'Europe», s'exalta Serge.

Il écoutait bien en histoire et, à dix ans, son imagination faisait déjà le reste.

«Nous sommes des Indiens et nous allons construire notre village, conclut Marcel qui savait retomber sur ses pattes de chef. On se retrouve demain matin, tâchez d'apporter des couteaux qui coupent.»

14.

Pour rejoindre la tribu, Quadru devait faire plus de chemin que nous autres. Sa mère avait choisi d'abandonner la rue des Escudiers, territoire sacré des ancêtres, pour rejoindre la réserve municipale, l'Oasis, une cité HLM. Ce mirage séduisant s'élevait à la limite sud du village et assurait l'eau courante à tous les étages.

Pour le gaz, je ne sais pas si c'était la même chose ou s'il fallait, aux locataires, hisser les bouteilles de butane jusqu'au troisième sans ascenseur.

15.

Nous, les mange-oreilles, ça ne nous faisait plus peur depuis longtemps. Simplement, si d'aventure il en venait un nous pendre au tricot, nous l'enlevions sans trop attendre.

Ni crainte (il fallait voir la sérénité de nos doigts au moment de l'opération) ni superstition. Ce geste ne reflétait qu'une sage précaution.

Parce qu'un Indien sourd est un Indien mort.

16.

Le lendemain du jour où nous sommes devenus des Indiens, nous nous sommes retrouvés en bas de

la descente. Christian a profité de ce que Marcel était en retard pour regarder par-dessus le mur s'il ne pendait pas des jujubes au jujubier.

Marcel arriva un peu essoufflé. Il avait dû courir chez sa cousine, boulangère à l'autre bout du village, et en rapporter quatre bâtards pour les sœurs du couvent sur la place qui, si elles n'aimaient guère le nom de cette variété de pain, en appréciaient le format idéal pour la préparation du goûter des enfants qui fréquentaient leur patronage.

Nous sortîmes tous nos couteaux. Sauf Triton qui proposa une douzaine de pommes.

«T'as encore rien compris, dit Marcel.

– Si. Mais j'ai pas droit au couteau. Ma mère a pas voulu. Alors, j'ai demandé si je pouvais prendre les pommes. On les coupera avec vos couteaux.

– C'est surtout des roseaux qu'il va falloir couper.»

Dans ces moments-là, Marcel parlait comme un chef, ce qui ne plaisait pas toujours à tout le monde. Mais, sur le chapitre de la construction, nous le suivions comme Jack Kerouac suivit Neal Cassady.

«Le village, j'y ai pensé hier soir. Nous allons le construire au bord du Gapeau. Quatre cabanes où nous pourrions tenir debout et à plusieurs. Et sur les

toits, nous mettrons des bâches pour qu'il ne pleuve pas dedans.

– Et on les trouve où, tes bâches? lança Christian dont le père était maçon, et qui aurait bien aimé être reconnu comme bras droit ou au moins comme contremaître, du moment qu'on envisageait un chantier.

– Derrière la DCA, il y en a tout un tas qui pourrissent. Elles ne sont à personne, j'ai demandé.»

C'est au Jules des Loges qu'il avait dû demander. Vu que c'est sur ses terres que se dressait ce que nous appelions, répétant ce que nous avaient appris nos parents, la DCA. Des deux hangars à vocation militaire abandonnés après la guerre, c'était le plus proche du chemin. Jules y entreposait des cagettes et y abritait quelquefois un tracteur de location.

Les bâches entassées avaient essuyé pas mal d'orages. Tachées de boue, leurs franges attaquées par le moisi, elles n'étaient pas belles à voir.

«Avec ça comme toiture, ça va faire bidonville, protesta Christian qui avait assisté à une conférence avec projection de diapositives sur l'action de l'abbé Pierre, le samedi soir d'avant à l'église.

– Laisse faire, j'ai tout prévu», nous rassura Marcel.

Si, pour construire une cabane, il suffit de quelques planches, pour en bâtir tout un village il faut en plus quelques idées. Celles de Marcel, trois jours pleins d'une semaine de vacances ne furent pas de reste pour les réaliser. Mais nous regrettâmes d'autant moins le sacrifice que le résultat s'éleva au-dessus de toute espérance et que, même si nous n'en pouvions rien savoir au moment de notre contemplation, jamais plus nous ne construirions rien de pareil.

De la terre grasse, au bord du Gapeau, les roseaux jaillissaient comme d'un nid prospère. Nous, on disait des cannes. Et ignorant tout de Cuba et de sa grande récolte, nous nous mîmes à couper les plus robustes et longues de ces plantes dans un élan qui, s'il ne devait rien à l'idéologie, avait beaucoup à voir, comme nous n'allions pas tarder à le découvrir, avec une théorie de la cabane préfabriquée élaborée par un Marcel survolté qui, pour tout jouet, ne possédait guère que son imagination.

«Ça suffit les gars», laissa-t-il enfin tomber, légèrement impérial (les années où Napoléon était au programme en classe, ça laissait des traces).

Et sans pitié pour les ampoules, qui commençaient à nous pousser aux mains, il ajouta :

«Maintenant, on sépare les tiges d'un côté et les feuilles de l'autre.»

Quand nous en eûmes fini avec cette corvée, le ciel rougissant à l'horizon barré par le mont Fenouillet annonçait le soir qui allait venir comme une marée.

Fond de ciel rouge est signe de beau temps, mais bon maçon n'est jamais trop prudent. Marcel déplia deux des bâches pour protéger et les tiges et les feuilles.

«Pour demain, tâchez d'avoir pas mal de ficelle. Il en faudra beaucoup.»

Nous traversâmes la prairie, plantée d'une demi-douzaine de figuiers revenus à l'état sauvage, avant de retrouver le chemin des maisons. L'air fraîchissant effleurait comme un baume nos paumes brûlantes.

Le lendemain du lendemain du jour où nous sommes devenus des Indiens, Marcel nous exposa sa théorie des éléments: à l'aide de la ficelle, nous allions assembler les tiges de façon à obtenir trois murs pleins et un toit par cabane.

«Et pour les portes? demanda Christian, sur un ton de légère impertinence.

— On se servira aussi de bâches, ça nous fera un

rideau qu'on laissera ouvert à moitié, pour la lumière.

– On pourrait pas tailler des fenêtres?

– Trop compliqué. Mais on pourrait essayer de récupérer des morceaux de verre assez grands qu'on poserait sur les toits.

– Des morceaux de verre, je sais où en trouver, dit Michel. En passant aux Meissonniers, j'ai vu que Gibert a réparé ses serres. Les carreaux cassés sont au bord de sa vigne.

– Tu vas avec Bernard, vous en ramenez quatre», ordonna Marcel.

Une fois les murs assemblés, nous creusâmes, en guise de fondations, des rigoles comme celles dont les campeurs entourent leurs tentes pour laisser couler l'eau des orages d'été. Sur les murs, nous posâmes les toits. Question règle et compas, Marcel n'avait que deux yeux, mais comme c'étaient les bons les toits tombèrent juste.

Assis dans l'herbe sèche, nous attendîmes l'arrivée des vitres avant de découper ce qu'il fallait dans les toitures pour faire de la place à un carré de lumière du jour. Nous tendîmes les bâches pour l'étanchéité et les couvrîmes de feuilles pour la beauté.

Et c'est le lendemain du lendemain du lendemain du jour où nous sommes devenus des Indiens que nous inaugurâmes le village.

17.

Les chats s'attardaient dans la fraîcheur des gouttières, rassurés par les fenêtres grandes ouvertes. Les chiens pouvaient toujours venir...

C'était un soir d'été. Tard, mais pas trop. Je m'en souviens au goût du pistou que nous avons mangé. À l'oreille aussi. Les volutes du vent de mer portaient jusqu'à notre terrasse les bribes d'un bal de quartier.

Soudain, nous parvinrent quelques notes et le bout hachouillé d'un couplet de *Sarbacane*. Alors Pierre Delorme, qui sait écrire des chansons, en profita pour lâcher, d'une voix trop forte pour la saison, qu'il n'avait jamais rien entendu de plus ridicule que la comparaison osée par Francis Cabrel dans cette chanson, qui parle de « paupières lourdes comme des bouteilles de butane ».

Dans la vie, certains naissent avec la petite cuillère d'argent à la bouche, ignorant que le malchanceux peut se nourrir de courants d'air ou de l'odeur d'une rôtisserie caressant un quignon de pain (vieux

souvenir de livre de lecture); d'autres viennent au monde avec le gaz de ville à l'étage, et ne sauront jamais combien ça tire dans les bras et ce qu'il faut serrer de dents pour traîner une bouteille bleue.

18.

Le chemin qui mène à la rivière compte deux accidents de terrain, deux repères que nous avons baptisés pour plus de commodité: la Descente et la Montée. À l'aller, rien à signaler. Mais pour nous en retourner, à pied, ou à cheval sur nos vélos, nous descendions la Montée avant de monter la Descente.

19.

À tout bien considérer, c'est dès les années soixante que Triton a prévu le retour des années soixante. Il marchait vite et longtemps, Triton, il voyait des choses. Il battait la campagne, la ville, les faubourgs, il battait tout-terrain avec ses bras virant grand large comme deux ailes de moulin.

Peut-être que les idiots, les mongols, les simples, les à-qui-y-manque-une-case, les pas-finis, les innocents (ainsi que se plaisent à les nommer les plus chrétiens d'entre nous) vont d'un pas de lumière, des années tellement devant qu'ils choisissent d'être un

peu bêtes pour ne pas avoir à avoir pitié de nous.

Aujourd'hui, je me dis ça, quarante ans ou presque ont passé, c'est facile. Mais, il y a trente ans et quelque, j'ai changé de trottoir pour ne pas le croiser, Triton.

20.

Un après-midi que je revenais de regarder jouer au football, je suis tombé sur Marcel dans la draillette. Il était là comme s'il attendait. Ça ne m'a pas étonné quand il m'a demandé de le suivre. Il avait quelque chose à me montrer.

«Regarde! Je l'ai construit cet après-midi.

— Seul?

— Tout seul. Vous étiez tous au stade. Sinon, j'aurais pas refusé de l'aide. Mais j'ai eu l'idée hier soir. J'ai pas pu attendre.»

De l'autre côté du ruisseau creusé pour empêcher que la pluie n'inonde le chemin qui va à la rivière, s'élevait une demi-boule de la couleur verte des longues herbes qui la recouvraient, assez grande pour abriter quatre enfants courbés ou deux adultes à genoux.

«C'est un igloo d'herbe, a expliqué Marcel.

— Comment t'as fait?»

Il m'a invité à passer la tête par une ouverture qu'on ne devinait pas du chemin. Et j'ai découvert un réseau d'arcs serrés, fait de longues tiges d'osier, de branches fines et de sarments.

À l'intérieur, il y avait une caisse à demi-fermée. Marcel en sortit un exemplaire d'une littérature inconnue.

«Je l'ai trouvé dans la chambre d'Alberto.»

(Alberto, c'était le plus jeune des oncles de Marcel.)

Le magazine n'était pas très épais. Son titre, *Paris-Hollywood*, barrait une couverture criarde mais pleine de promesses.

Marcel alla sans hésiter à une page qu'il semblait connaître du bout des yeux.

«Regarde!», dit-il encore.

Et il étouffa tant sa voix, qu'on aurait presque cru qu'il craignait que les galines de madame Blanc, qui patrouillaient le long du grillage sud de leur poulailler proche, n'aient appris le français depuis la veille. D'un doigt fiévreux, il contournait les formes d'une créature généreuse dont la peau d'un blanc de lait de ferme était ourlée d'un déshabillé noir transparent. Assise sur une chaise, noire elle aussi, elle se tenait à l'envers comme nos grands-pères

quand ils prenaient le frais sur le pas des maisons.

Voilà la femme telle qu'elle nous fut entièrement révélée. Enfin presque... Une barre du dossier de la chaise cachait cette belle blessure que nous devrions, pendant quelques années encore, nous contenter de connaître sous des appellations qui ne colportaient pas toutes de belles images, et dont certaines ne laissaient pas de nous intriguer: difficile en effet de percer un mystère que certains baptisaient du nom délicat de chatte quand d'autres l'appelaient cramouille avec un cra comme crapaud...

L'igloo ne dura pas aussi longtemps que cette longue attente. Les herbes jaunirent, séchèrent, abandonnant l'armature à la pluie et au vent. Un jour, il n'en resta qu'un petit tas et puis la caisse. Je m'approchai, elle était vide. Mais Marcel ne risquait pas de se voir reprocher son détournement de littérature interdite. Quelques mois plus tôt, son oncle avait quitté la rue des Escudiers.

Nous étions en 1961. Et cette année-là, pour aller de Paris à Hollywood, Alberto et ses rêves avaient pris un bateau qui les débarqua en Algérie.

« Hier, j'étais sous le hangar avec Ghislaine et Georges. On jouait à se faire des passes. J'ai reculé pour rattraper le ballon, et j'ai marché sur un crapaud. Il faisait chaud, j'étais pieds nus. J'oublierai jamais. C'est comme si j'avais marché sur une merde, sauf que là, la merde était pas contente. »

Tout de suite après, Triton avait procédé à une inspection minutieuse du dessous de ses pieds. Pour vérifier qu'en même temps qu'il avait protesté, le crapaud n'avait pas craché.

C'était là l'une de nos croyances que les crapauds donnaient des verrues. Et Triton y croyait plus que les autres, vu qu'en sa présence nous ne manquions jamais d'en rajouter dans la frayeur.

Depuis, il avait essayé de porter chaussures et chaussettes montantes à la belle saison, mais il avait dû renoncer assez vite pour adopter la solution de rechange qui consiste à marcher toujours la tête penchée.

« Des fois, par terre, on trouve des pièces, et même des trucs plus précieux comme des montres ou des bagues », marmonnait-il pour justifier cette démarche particulière.

Cela dit, pour quelqu'un qui vivait dans la terreur des crapauds, Triton se laissait souvent surprendre à

caresser l'une des innombrables grenouilles qui peuplaient le bassin jamais nettoyé du Jules de la Marie.

Un jour, Marcel, qui ne manquait jamais une occasion d'en savoir davantage sur les motivations et les choix de ses contemporains, suggéra à Triton :

« Tu sais que les grenouilles font partie de la même famille que les crapauds ?

– Peut-être, mais elles ne sont pas de la même couleur. »

Il avait retenu que le vert était synonyme d'espoir. Alors, pour lui, dont le flot des lubies ne connaissait pas de vannes, les grenouilles étaient devenues des fruits de l'espérance poussant sur les nénuphars d'où elles jaillissaient comme de bons augures.

22.

Souvent on le voyait passer, comme Jack Kerouac, en compagnie de la tristesse.

Il s'appelait Mimi Brellan et il ne nous approchait pas. Mimi ne fréquentait personne d'autre que sa ribambelle de frères. Il en naissait un chaque année dans la maison de ses parents.

Raymonde Brellan ne savait faire que des garçons que son mari ne prenait pas le temps de finir, « trop

pressé qu'il était de retourner au bistrot». La mère, elle, «elle buvait chez elle»; c'était sa dignité.

Quand ils n'excitaient pas les mauvaises langues, les Brellan n'éveillaient guère que la pitié. Et encore était-elle filigranée d'un reproche lancinant.

«C'est triste comme situation, mais, qu'est-ce que vous voulez, on ne se marie pas entre cousins.» Voilà la meilleure parole que j'aie jamais entendu prononcer à leur sujet.

Les Brellan vivaient à l'écart. Dans leur maison, l'argent manquait toujours. Alors, quand l'un n'était pas trop saoul ou l'autre trop enceinte, ils trouvaient à se louer une journée ou deux dans une campagne où, à côté des tomates et des anémones, on gardait un carré de charité chrétienne.

Le soir, on leur payait leur journée. À l'argent qu'ils boiraient, la patronne ajoutait des légumes et des fruits, sous le prétexte qu'ils n'avaient pas le calibre ou qu'ils étaient un peu trop mûrs pour être expédiés.

Et puis elle attendait que les Brellan soient assez loin sur le chemin, parce que tout le monde a sa pudeur, pour dire au patron qui fumait la cigarette qu'on fume après le travail accompli:

«C'est toujours ça que leurs petits auront à manger.»

Le patron ne disait rien.

Sa femme s'empressait de chasser le silence :

« Il faut encore que je donne à manger aux poules et que je ramasse le linge. Tu m'attends pour rentrer? »

Et là, il est arrivé qu'on entende le patron répondre :

« Donne la bassine, je vais t'aider. »

Une faiblesse pareille chez un homme qui avait grandi en voyant sa mère, chaque jour de labeur et tous les dimanches du Seigneur, manger debout dans sa cuisine pendant que les hommes étaient à table, une faiblesse pareille... trahissait une grande émotion.

23.

En attendant la Seconde Guerre mondiale, quand on arrivait d'Italie, chassé par le fascisme et poussé par la misère, passé le virage de la Monache et le pont du Gapeau, on découvrait La Crau (Arizona), terre promise à ceux qui voulaient bien la travailler. Et comme les Bretons de Paris (Texas) se sont fixés à Montparnasse (tout droit en sortant de la gare), les Italiens se sont arrêtés rue des Escudiers où s'alignaient les premières maisons du village.

Et parmi tous ces immigrants, il y avait quelques couples, dont certains s'étaient formés au hasard d'une étape sur les chemins de l'exil. Il y avait beaucoup d'hommes seuls surtout, ceux-là venaient retourner la terre chez les autres et voir si elle était assez vaste et rude, et si elle avait suffisamment soif de la sueur de leur front pour les nourrir, eux et les familles restées au pays, en attendant — ô rêve fou — qu'ils «les fassent venir». Et il y avait eu Marie Davanti, qui s'appelait encore de son nom de baptême, Madeleine, le jour où elle arriva.

Au beau mitan de l'après-midi, la rue était déserte. Les hommes étaient dans les vignes, les femmes, à genoux au bord du canal, battaient le linge.

Elle regarda ce silence qui l'accueillait, comme Jack Kerouac regarda souvent le fond des routes vides. Derrière elle, au bout d'une corde, venait un âne chargé de deux paniers d'où émergeaient les têtes de deux enfants curieux. Et derrière l'âne, il n'y avait pas de mari.

Après un moment, elle entendit le bruit régulier d'un marteau ou d'une masse frappant le fer. Il sortait d'un entrepôt dont elle sut très vite, en identifiant l'odeur sucrée et âpre qui s'en échappait, qu'il abritait un commerce de vin en gros. Elle lâcha l'âne,

fit quelque pas dans la pénombre fraîche, entre deux rangées de barriques. Ses yeux prirent le temps qu'il faut pour se faire à la pauvre lumière qui régnait dans ce lieu, avant de repérer l'ouvrier, un tonnelier occupé à cercler de fer une cornue sans doute endommagée pendant les dernières vendanges.

«Pardon, lui il sait..., commença-t-elle, en rassemblant un peu du peu de français qu'elle avait réussi à apprendre.

— *Sono di Savona, potete parlare italiano con me.*»

Et il lui dit où se trouvait la maison de cette cousine qu'elle cherchait, Mémée Garino. C'était juste au coin de la rue. À cette heure-là, elle ne trouverait sûrement personne mais, comme on faisait avec la famille, il sortit pour lui montrer sous quelle pierre on cachait la clef.

Après avoir attaché l'âne, rentré les enfants et refermé soigneusement la porte aveugle, elle prit le temps, elle fit le tour de la grande pièce au rez-de-chaussée qui, quelques années plus tard, deviendrait l'épicerie de Jeannette. Les volets étaient fermés, elle n'osa pas les ouvrir. Les enfants, qu'elle avait assis sur deux couvertures, se laissèrent glisser et profitèrent de cette nuit inattendue pour s'endormir.

Elle, les regardant, se laissa aller à refaire le long

chemin dont elle espérait de toute son âme qu'il s'achèverait ici.

Elle n'a jamais oublié ce soir de 1912. La polenta bouillonne dans la marmite de fonte posée sur le feu. Le feu chauffe la pièce. Elle a dix ans, elle aime le feu. Les soirs comme celui-là, elle se tient le plus près possible des flammes, qui crépitent assez fort pour repousser le bruit de l'orage.

« *Hou* de la maison! Quelqu'un? »

Elle n'a jamais oublié ce cri ni les coups qui suivent et font trembler la porte.

Sa mère lève des yeux inquiets. Ce n'est pas la voix de quelqu'un du village. Son père pose la hache qu'il est en train d'affûter et se dresse. Une main encourage ses reins douloureux. L'autre va ouvrir la porte.

La maison est basse. Ceux des montagnes économisent tout, même les pierres. Pour entrer, l'inconnu doit se plier comme un angle. Il est trempé à tordre. Mais, plutôt que de se précipiter au bord du feu, ce que ferait n'importe qui, il s'ébroue, tel un animal contrarié, et s'adresse au père :

« Rentre mon cheval! »

On dirait l'ordre d'un maître à son valet de ferme.

L'homme est grand, vêtu de riche. Le père est voué avant l'âge, d'avoir bêché, sarclé, taillé la vigne. Il obéit.

Et il se passe un long moment avant qu'il ne revienne.

«Voilà, monsieur, j'ai fait ce que vous avez dit. Je l'ai même frotté. Il est au sec. Il mange maintenant. C'est une belle bête. Il ne faudrait pas qu'elle tombe malade.

— Merci», fait l'homme.

Et dans sa voix, il n'y a rien, pas de chaleur, pas de reconnaissance, pas même de remerciement. Rien.

«Fais manger la petite, dit le père à la mère. Et couche-la.»

Puis il débouche la bouteille qui est toujours sur la table. La mère, voyant son geste, apporte deux verres.

«Santé! dit l'homme qui s'efforce à un peu d'amitié. Je m'appelle Cesare Milano.

— C'est une belle bête que vous avez là, répète le père qui suit son idée.

— Je descends le vendre à la foire de samedi.

— Une bête comme il m'en faudrait bien une», ose dire le père.

Et, après ces paroles, il monte un grand silence

pendant lequel l'homme réfléchit. Le père ne quitte pas des yeux l'homme qui réfléchit.

« Il y aurait peut-être moyen de s'arranger », finit par lâcher l'homme.

Le père regarde ces mots percer le gros silence.

« Et ça me coûterait combien ? finit-il par demander.

– Ça ne prendrait rien d'argent. Mais tu me donnerais ta fille.

– Elle est bien jeune, dit le père sur un ton si humble qu'on croirait qu'il s'adresse un reproche.

– Elle est bien assez grande pour garder six vaches.

– Sûr qu'avec un cheval, je pourrais labourer ; la terre donnerait mieux. Un cheval m'aiderait plus qu'une fille. Ici, il n'y a pas de bêtes à garder.

– Mais nous n'avons qu'elle, souffle la mère.

– Allons ! Allons ! dit l'homme, vous avez le temps d'en avoir d'autres. Et qui sait ? bientôt le garçon ! »

La mère, qui ravaude, retourne ravauder. Elle sait qu'elle n'en aura pas d'autre.

Le père, qui sait aussi, n'ose pas tourner les yeux vers elle.

C'est la tête baissée qu'il dit :

« Marché conclu. »

Et lui et l'homme se serrent la main par-dessus la table. Au même moment, dehors, le vent pleure comme la plainte qui ne se lèvera pas dans la maison.

L'homme dit:

«Il se fait tard. Demain est une longue route.»

La ferme d'où il vient est au fond d'une vallée, après les dernières collines qu'on voit au plus loin qu'on peut voir de devant la maison les matins sans brume. Il faut bien compter deux journées de marche; peut-être plus avec l'enfant et ses petites jambes.

C'est six ans après qu'elle est revenue. Elle a attendu qu'il fasse nuit, que toutes les maisons soient couchées pour oser frapper à la porte. Elle ramenait un peu d'argent, deux enfants et beaucoup de larmes.

«Mon Dieu! a gémi la mère qui a ouvert.

– Qu'est-ce que tu as? a crié le père, qu'on ne voyait pas et qui ne pouvait pas voir.

– C'est... c'est Madeleine qui nous revient, a réussi à articuler la mère.

– Madeleine? Eh bien, qu'elle entre vite. Et puis ferme la porte, qu'il fait froid!»

Elles avancèrent dans la lumière ronde d'une grosse bougie, la mère derrière la fille.

«Qu'est-ce que je vois, là, sous tes bras? dit le père.

– C'est le maître. Il m'a forcée. Je ne voulais pas. Et puis, il m'a chassée.»

Mots et sanglots roulaient comme ils pouvaient. Mais le père ne chercha pas à faire le tri. Il n'était pas dressé qu'il avait déjà la main levée pour la gifle. Il frappa et allait frapper encore quand la mère arrêta son geste.

«Les enfants, fais attention aux enfants, supplia-t-elle.

– Les enfants? Quels enfants? hurla-t-il. Je ne vois ici que deux bâtards!»

Puis il se tourna vers sa fille et prononça les dernières paroles qu'elle entendrait jamais de cette bouche.

«Toi, ne dis plus jamais du mal de ton maître. Il n'y a qu'une putain pour attirer un homme marié. Qu'une putain!»

Le lendemain, une fois le père parti aux champs, Barthélemy vint à la maison voir Madeleine. Il savait l'histoire, tout le village savait l'histoire. Les murs ont beau être épais, ils ont quand même des oreilles. Et le père avait la voix qui porte. Ajoutez à ça la Tonina dont on dit qu'elle y voit la nuit,

comme les chats – la veille, elle cherchait sa chèvre en cavale et, de loin, avait vu Madeleine descendre le chemin.

Barthélemy avait quelques années de plus que Madeleine. Et lui aussi avait été loué comme gardien de vaches, à six ans. Pas dans la vallée, dans la montagne, enfin une autre montagne à cinquante bons kilomètres du village. On l'avait gardé douze ans. Il était réapparu avec la mort de son père, pour prendre la suite, rester avec sa mère les quatre années qu'elle vécut encore. De la montagne, de tous ces vents, de toute cette neige, de toutes ces pluies glacées, de ces ombres humides, il était revenu avec les poumons d'un vieux. On ne voulut pas de lui pour la guerre. Et le dimanche d'après le conseil de réforme, le curé, de sa chaire et devant tout le village, le montra du doigt et tonna :

«Voici un jeune homme qui n'a pas voulu faire son devoir sacré, qui a refusé d'aller se battre pour Dieu et pour son pays!» Même s'ils savaient à quoi s'en tenir, les gens n'allaient pas aller contre le curé. Alors, ils firent leur devoir en baissant bien la tête chaque fois qu'ils croisaient Barthélemy.

C'est depuis ce jour que Barthélemy, qui aimait toujours le bon Dieu, n'aima plus les curés.

La mère les laissa seuls, Madeleine et lui, assis à la grande table, l'un en face de l'autre.

«Voilà longtemps qu'on ne s'est pas vus toi et moi. On ne se connaît guère, et pourtant nous avons un point commun: nous allons quitter le village. Rien ne nous retient ici où plus personne ne nous aime, ou même je dirai, puisque pour certains c'est plus par faiblesse que par bêtise, n'ose nous aimer. Alors, écoute-moi bien. Je vais partir à l'étranger et toi aussi. Seulement pour moi, ça va être plus facile que pour toi. Tu ne le sais pas mais j'ai une fiancée. Hortense, tu ne peux pas te la rappeler, tu étais trop jeune quand sa famille est partie pour aller s'installer près de Hyères – tu sais, là-bas, c'est l'Amérique, il pousse des palmiers. Et l'été dernier, ils sont tous revenus voir s'il leur restait de la famille. À part la Barba, une cousine éloignée, ils n'ont trouvé personne. Mais bon, ça tombait que c'était la semaine de la fête et, le soir du bal, Hortense et moi on s'est bien trouvés. Je te passe le reste de l'histoire pour te dire qu'on s'est fiancés, qu'on va se marier chez eux, là-bas, La Crau ça s'appelle, un village où il y a beaucoup des nôtres qui restent. Tous les papiers et mon billet pour le train sont en route. Le facteur va me les apporter. Et plus vite je partirai, mieux ce sera.»

À cet endroit, il dut s'arrêter pour respirer un bon coup avant de reprendre :

« Tu sais que personne ne m'a jamais fait parler autant que toi, qui restes là à te taire ! Bon, ce qu'il me faut encore te dire, c'est que toi et moi on est un peu frère et sœur. C'est pas le sang, c'est le même malheur qui fait ça. On a été loués si jeunes qu'on n'a pas pu grandir, parce que personne ne nous a dit comment il fallait faire. Vieillir, ça oui ! On a vieilli, et plus que notre âge ! Mais le malheur, maintenant, le malheur qui ne va faire que grossir, il faut le laisser derrière nous. Je vais partir, et toi aussi. Et pourquoi tu n'irais pas à La Crau ? Comme je te l'ai dit, ce ne sont pas les Italiens qui manquent ! Hortense m'a dit qu'ils avaient même toute une rue rien que pour eux. Toute une rue rien que pour nous, tu te rends compte ? Alors tu vas partir, et je vais t'aider. D'abord, je te donne mon âne. Je ne vais pas le laisser ici, qu'il tomberait entre les mauvaises mains de ces mauvaises gens. Non, mon âne, il portera tes enfants. Ce n'est pas que la route soit longue, mais ça fait quand même un bout de chemin, tes bras se fatigueraient avant que tes jambes ne t'aient menée au bout. Surtout qu'il va te falloir passer par la montagne, avec ceux qui n'ont pas les papiers.

Pour ça aussi, je me suis renseigné. J'ai un cousin à Cuneo qui a un ami, un passeur ça s'appelle. Ils s'occuperont de toi. Mon cousin, je l'ai fait prévenir, il t'attend. Et pour l'argent, ne t'en fais pas, tu donneras ce que tu peux. Ce cousin, je lui ai rendu un grand service, alors pour lui ce sera l'occasion de me rembourser. Voilà, Madeleine, j'ai fini, je vais te laisser. On se reverra là-bas, pour sûr. Parce que je me suis laissé dire que même s'ils ne nous aiment guère les gens, ils ont besoin de nos bras pour la vigne et pour les fruits, et aussi pour la bauxite un peu plus haut dans le pays. Et que c'est pour ça qu'il y a, dans les montagnes, quelques sentiers où ils oublient de faire passer la ronde... Tu veux parler Madeleine. Je veux bien te laisser parler. Mais pour entendre un seul mot: merci. Parce qu'on a beau être pauvres, on ne se privera jamais de la politesse.

– Merci», dit Madeleine. Et elle répéta ce seul mot qu'elle avait le droit de dire: «Merci.»

Le jour qu'elle avait pris la route, et tout le temps qu'elle marcha, Joseph Davanti travaillait dans la forêt ou, quand les arbres abattus faisaient un tas de la bonne hauteur, à la scierie Autran, qu'on peut

encore voir dans le virage de la Grande Bastide, sur la route de Pierrefeu (Illinois). De la hache à la scie, en passant par le charroi, il travaillait de longue, de tous ses bras, lui qui n'a jamais bien su quoi faire de sa langue. Un grand taiseux du fond des bois. Mais à qui aurait-il bien pu dire? Aux oiseaux? – «Change de nid, demain, ta branche sera par terre.» Aux écureuils? – «Trouve-toi un autre abri pour tes noix, ce soir ce tronc sera couché.»

Le samedi soir, il prenait le vélo et venait au village. Il achetait huit gros pains qui leur feraient la semaine à lui et aux autres compagnons. Et puis, il passait la nuit chez Rigau, que j'ai connu vieux et presque clochard, qui était jeune alors mais déjà dans la ruine après avoir englouti le plus gros de son héritage – des terres et des maisons – dans le jeu et donné le reste aux femmes du quartier réservé de Toulon (Caroline du Sud). Il ne lui restait plus que sa bicoque sur la place, un taudis mais un toit quand même, où il parvenait à se maintenir grâce aux herbes des collines et aux champignons qu'il ramassait et vendait au marché. Allez savoir pourquoi Joseph se l'était choisi pour ami. Peut-être que c'était par fierté que, samedi après samedi, il venait regarder chez l'autre la misère qui guette le paresseux et le

gaspilleur. Peut-être par charité, parce que, tant qu'il avait eu de quoi, Rigau, il lui en venait des visites, les unes pour le caresser (des expertes! on ne peut pas les accuser d'avoir volé les sous), des autres qui l'aidaient à boire (des hypocrites, ceux-là, qui arrosaient les plantes avec le vin pendant que le malheureux s'abîmait pour qu'ils ne partent pas). Peut-être que c'était pour, tout simplement, rompre la solitude, passer un bon moment. Déboucher la bouteille que Joseph sortait de sa musette, manière de dire bonjour en respectant l'usage, la descendre en copains («Un verre pour toi, un verre pour moi»), et chanter quelques méchantes chansons à faire redoubler de prières les sœurs dans leur couvent mitoyen.

C'est donc un samedi soir qu'il tournait le coin de la rue avec ses huit gros pains sur le porte-bagages et sa musette dans le dos, que Joseph croisa le chemin de Madeleine. Elle rentrait de lessive, deux gros couffins au bout des bras. Et le linge pesait lourd à l'époque. Parce qu'on avait beau le tordre et le frapper, il gardait toujours trop d'eau. Il attendait le fil, qu'on l'étende dessus de tout son long pour s'abandonner au vent qui le sèche et lui donne une bonne odeur (enfin, les jours où ça ne sent pas la Varoise...).

«Donne, je vais t'aider», dit-il.

Les premiers mots qu'elle entendit de la bouche de son homme à venir. Et elle se pensa que, pour elle, l'été ne finirait peut-être pas comme il avait commencé.

Quant à Rigau qui attendait, il attendit en vain et finit par se coucher, sobre et de très mauvaise humeur.

L'après-midi du lendemain, un dimanche donc, sur le coup de trois heures, toute la rue était couchée, dans l'ombre des volets tirés, à attendre la cloche des vêpres pour avoir une bonne raison de se lever. Comme il n'y avait que les cigales pour avoir la force de faire du bruit par cette chaleur, personne ne put faire semblant de ne pas avoir entendu l'appel de Joseph :

«*Hou*, tout le monde, j'ai quelque chose à vous dire!»

D'autant qu'il cria si fort qu'il fit taire les cigales.

Quelques volets s'ouvrirent :

«*Vouei*, dit Frosini. Et alors? Ce que tu veux nous dire, ça peut pas attendre qu'on sorte prendre le frais?

– Non, je dois parler tout de suite!

– Et tu peux pas nous le faire pendant qu'on est à la fenêtre? hasarda Tropini.

– Je veux tout le monde devant moi. Ce que j’ai à vous dire, c’est officiel.

– Officiel! Pas plus! Va savoir ce qui lui a tapé sur la cabucelle à Joseph, dit Tropini. Peut-être que ça lui vaut rien de pas s’empêguer le samedi.»

Mais ça, il le dit juste pour sa femme, ça ne franchit pas les murs. Et ils sortirent dans la rue, comme les autres, parce que si, de l’avis général, Joseph était un peu fada pour le moment, il avait toujours l’épaule à venir à bout de n’importe quelle porte.

Une fois qu’ils furent rassemblés, Joseph, qui entre-temps s’était évaporé, sortit du rez-de-chaussée de Mémée Garino où habitait toujours Madeleine. Et tous devinèrent où il avait passé la nuit. Après Joseph, vint Madeleine qui se plaça à côté de lui, et puis les deux petits qu’ils mirent devant eux.

«Ce que j’ai à vous dire, commença Joseph, en prenant bien soin de parler assez fort pour que ceux du fond l’entendent, c’est qu’à partir de dorénavant Madeleine est ma femme, que je suis son mari, que ses deux enfants sont les miens, que ceux que nous allons faire seront leurs frères et leurs sœurs, et que si quelqu’un à quelque chose à dire, qu’il le dise tout de suite, après ce sera trop tard!»

Personne n'eut rien à dire, sauf Élise, qui prononça, les yeux levés, comme si les mots lui tombaient du ciel :

« Si Joseph... se... marie... Mais alors, c'est... Joseph... et... Marie... Joseph et Marie! »

Sur quoi, et sans rien laisser perdre de son exaltation, elle courut à l'église annoncer la nouvelle au bon Dieu.

Et c'est depuis ce jour déjà lointain que Madeleine est devenue Marie. Mais nous, qui étions enfants dans les années cinquante, nous l'avons toujours appelée madame Davanti. Cette marque de respect lui a évité de se voir affligée par nos soins d'un de ces sobriquets qui nous permettaient de distinguer chaque Marie d'entre les autres. Pour son mari, d'ailleurs, c'était pareil. Gentil, sans aucun doute, mais colosse quand même, il nous impressionnait. Alors, s'il laissait tomber à notre intention quelques-uns de ces mots dont j'ai déjà évoqué la rareté, c'est toujours empreintes d'une émotion audible que nos petites voix répondaient à *monsieur Davanti*. J'italique pour souligner que si, par hasard et plus loin, je raconte une histoire de Joseph, c'est d'un autre qu'il s'agira.

Si j'ai failli oublier l'âne, c'est qu'il était parti. Pas très loin, mais quand même échappé. Pour lui, Mémée Garino avait ouvert la remise où elle gardait le bois qu'elle faisait rentrer au début de l'automne. Alors il vécut là, pas malheureux, il était au sec, on le nourrissait bien. Mais pas heureux non plus. De temps en temps, les enfants venaient bien pour jouer avec lui. Mais ce n'est pas trop dans le sang d'un âne d'amuser les minots. Les promener, ça lui aurait bien plu, le reste il le laissait aux chiens ou aux chats.

(Mais un chien, quand on n'avait pas de moutons à garder ou de sous à défendre, c'était une bouche inutile à nourrir; et un chat, pareil ou presque, même si on ne lui donnait que des restes— des restes, de ce temps, il n'y en avait pas toujours de reste pour faire le ragoût.)

Il s'ennuyait cet animal. D'avoir fait tant de kilomètres, ça lui avait donné le goût des paysages. Et quand le grand vent soufflait, qu'il filtrait sous sa porte des odeurs venues de plus loin, il ne tenait plus ses pattes.

D'ailleurs, c'est le vent qui le délivra. Un tourbillon fit céder la porte, et l'âne se retrouva dans la

rue au moment où Martin tournait le coin, traînant à grand fracas une charrette à bras chargée de deux sulfateuses.

(Nous, Martin, on l'a toujours connu sous le nom de Père Martin, à un âge respecté qui lui valait cette considération; mais, à l'heure où je remonte, c'était un robuste journalier qui n'avait pas peur de marcher contre le vent attelé comme... un âne.)

*«Aquén des còp! Qu es lo chapacan que m'a plantat un ase au mitan doù camin?»*

Il avait le timbre plus fort que les rafales. En l'entendant, Marie Davanti (qui s'appelait encore Madeleine tout court) se précipita avec à la main une pièce dégoulinante qu'elle s'apprêtait sans doute à essorer.

«Bonjour Martin. Excuse-moi, j'étais en train de faire la maison. Qu'est-ce qui se passe?

— Hé, il se passe que c'est ton âne qui m'empêche de passer!

— Comment il a fait pour sortir celui-là? Attends, je le fais rentrer tout de suite.

— Reste un peu qu'on discute. Il gêne personne que moi... Dis, cet âne, tu en fais quelque chose?

— Et qu'est-ce que tu voudrais que j'en fasse? Je le garde, le pauvre, et je le soigne bien, parce que

sans lui, tu peux me croire, je ne serais pas ici en train de te parler!

– Tu me le vendrais pas ton âne?»

Cette question raviva un souvenir chez Madeleine (qui ne s'appelait pas encore Marie Davanti), cette conversation entre le maître et son père autour du cheval. Une douleur grise lui tomba sur les yeux. Elle la chassa, comme on chasse un fantôme, d'une grande gifle à l'air que l'on respire.

«Te le vendre? Et pourquoi?

– Parce qu'il y a une carriole qui fait rien, à la forge. Et à le voir comme ça, je me dis qu'elle lui irait bien à ton âne cette carriole.

– Si je te le vends, tu me le rendras pas malheureux?

– Mais qu'est-ce que c'est que ces idées que tu vas te faire? Tu me connais, non?

– Eh oui, je sais que tu n'es pas un méchant homme. Et puis, comme vous allez aller et venir, je pourrai surveiller.

– C'est ça, et s'il vient se plaindre, tu pourras le reprendre.»

Et c'est ainsi que l'âne devint le premier «âne de Martin». Celui qui suivit reçut le même nom de baptême. Quant aux deux derniers, bien plus tard,

compagnons d'un maître vieillissant, ils s'appelèrent, en bonne logique « âne du Père Martin ».

Je n'ai connu que le dernier. Et sur la fin, il ne sortait plus guère. Les voitures l'effrayaient, conduites par des chauffeurs sans mémoire qui le poussaient chaque fois un peu plus vers ce fossé profond qui, par chez nous, longe les départementales.

25.

Je n'ai eu qu'un grand-père. Pépé. Du côté de ma mère. L'autre, je n'ai pas eu le temps de le connaître. Il est mort à un âge où l'on ne devrait pas. Mais il a quand même, et de belle façon, veillé sur mon enfance en la peuplant de livres. Son auteur préféré, Alphonse Daudet, il en avait fait relier en carton fort au dessin vert et noir (avec titres en lettres d'or sur la tranche quand même!) tous les romans publiés en livraisons hebdomadaires – et quand mes camarades tournaient en rond sans guère s'éloigner du moulin de Fontvieille, j'embarquais sur la *Belle Nivernaise*, je suivais le *Petit Chose* dans les rues de Paris, me coulant dans son ombre pâle. Mais je posais *Sapho*, laissant l'héroïne et ses hommes-phalènes à des affres qui me passaient encore au-dessus de la comprenette.

Donc, mon aïeul inconnu s'est chargé de ma tête. Pépé, lui, il m'a fait marcher, ou bien est-ce moi qui? – j'avais quatre ans... En tout cas, c'est parce qu'il m'a montré le train, et en même temps révélé ma première passion, que nous faisions, jour après jour – quand le beau temps s'y prêtait – les mêmes promenades sur les routes immuables de la gare de La Farlède (État de Washington), le matin – deux kilomètres et retour – et de La Crau (Arizona), l'après-midi – là, le chemin était plus court et la halte plus longue, nous nous attardions chez Pépé Simon.

Pépé Simon n'était pas de la famille. Mais il semblait content que je l'ai rebaptisé. Avec Pépé, ils avaient le même âge, la casquette vissée même dans la maison et un passé commun dans le Nord italien, qu'ils déroulaient dans leur dialecte du Piémont – avec plein de mots de provençal dedans, vu que ça faisait longtemps qu'ils habitaient l'Arizona.

*«Vai jogar dins lo jardin, que fa bèu!»,* m'invitait Pépé Simon. Avant d'ajouter parfois: *«Que ço qu'avèm de dire t'interessa pas!»*

C'est après l'un de ces échanges rituels, quelques années après (j'avais sept ans, nous n'allions plus voir le train que les jeudis), que Pépé ajouta à l'intention de son ami:

*«E que va sabés pas, mas ara li fau parlar ren qu'en francés au picchon. Es per l'escòla. Es la mestressa que l'a dich. Te rendés compte?»*

Pépé, il avait la rancune paisible mais bien accrochée – il me l'a laissée en héritage.

Moi, de toute façon, dans le jardin, j'y serais allé sans qu'on me le dise et sans passer par la case cuisine – mais il fallait dire bonjour à Pépé Simon (rasé de frais en plein après-midi, un mystère jamais élucidé...) et à Mémée Simon (qui piquait). Parce qu'au fond du jardin, passé le carré de légumes de saison, il ne se dressait plus qu'un grillage entre la gare et moi, entre les rails et moi, entre le train et moi. Et je pouvais en profiter de la locomotive, qui restait là une bonne heure. «Pour se reposer», m'avait expliqué Pépé. Et c'est vrai qu'elle soufflait, la pauvre, et que de temps à autre elle faisait un petit nuage blanc comme nous avec la bouche quand il fait très froid.

Donc, un après-midi que j'étais là, mes doigts et mon grand nez traversant le grillage, à chançonner rien que pour la machine :

*Un p'tit train s'en va dans la campagne,*

*Un p'tit train s'en va de bon matin...*

j'eus cette surprise qui m'arrêta le cœur de voir descendre un homme de la cabine du conducteur. Enfin,

aujourd'hui je dis un homme parce que l'âge a eu raison de mes terreurs. Mais ce jour-là, qu'est-ce que j'ai vu qui s'approchait en me dévisageant, et si noir de haut en bas qu'on l'aurait dit couvert d'un drap de charbon en poudre? Un fantôme à l'envers!

«Salut p'tit! Tu m'donn'rais pas trois-quat' de ces beaux abricots? Y fait soif!»

C'était la pleine saison pour les abricots. Et l'arbre de Pépé Simon donnait tant qu'il en pendait à pas pouvoir les compter, qu'on aurait cru des cerises orange (la panique, des fois, ça fait naître des pensées stupides).

Parce que je restais comme un *tòti* (cette espèce d'effaré affligé d'yeux de merlan frit), il tenta de m'encourager:

«Ben quoi! T'as perdu ta langue, p'tit gars?»

Avec ça, il parlait pointu!

«Je sais pas. Ils sont pas à nous les abricots. Je vais demander.»

Et je filai si vite vers la maison que j'en oubliai de bien faire attention de ne pas écraser les salades.

Pour que je revienne, il fallut que Pépé me tire par la main. Il cueillit une douzaine des fruits les plus mûrs, les tendit à l'homme en lui expliquant qu'il m'était apparu comme l'ogre emporteur d'en-

fants de ces contes effrayants que madame Plantec nous racontait quand nous ne savions plus à quoi jouer avec Ghislaine.

26.

Les gardes municipaux, c'est comme les pharmacies. Quand la population augmente, il en vient un de plus. Et c'est ainsi qu'un jour le garde Portalet se vit adjoindre un collègue, le garde Bourrentier. Si Portalet était une bonne pâte, Bourrentier n'était pas fait de la même farine. Si Portalet ne rappelait jamais son passé de militaire désormais titulaire d'un emploi réservé, Bourrentier n'avait pas encore la lumière dans son logement de fonction que tout le village était sommé de bien se mettre dans l'idée qu'il avait été adjudant-chef.

« Ah ! c'est donc pour ça que je lui ai tout de suite trouvé une tête de cocu », lança Bramaire aux compagnons de l'apéritif qui se tenaient chaud au comptoir de chez Loriol.

Bramaire, le jour de la distribution de muscles, il s'était levé de bonne heure pour être au premier rang. Ce qui fait que, le lendemain, il avait choisi de rester couché, n'ayant aucun goût pour la cervelle. Comme il était de la famille d'un conseiller

municipal, la mairie l'avait fait cantonnier. Il ne faisait guère de mal aux pierres, juste il faisait souffrir l'herbe des talus à s'allonger dessus de longue. Ce soir-là, il parla assez haut pour que l'intéressé, qui passait sur le trottoir, en route pour la poste où il allait protéger le départ de fonds quotidien, entende mais pas suffisamment pour entrer dans le bar parler d'honneur bafoué et tout de suite ses grands mots de transfuge du Nord – le Nord, se situant alors partout ailleurs que dans le sud du Sud.

Donc, ce soir-là, Bourrentier passa son chemin, se raidissant juste un peu plus sous les éclats de rire qui le piquèrent autant que ces éclats de verre qu'on fiche à la crête des murs pour dissuader les voleurs – une coutume de sauvages qu'il avait découverte lors d'une de ses premières rondes, en longeant le mur qui cachait la maison de la Marie-qui-boit-la-pauvre.

Pour son commerce, Lorient n'aurait pu rêver meilleur emplacement. Pensez, un bar-tabac, pile à l'arrêt des cars. Les soirs de semaine, de celui qui ramenait les ouvriers de l'arsenal de Toulon (Caroline du Sud), descendait un gros-plein de passagers dont une bonne moitié se précipitait pour tenir le comptoir – des fois qu'il tombe... Et pour l'autre moitié,

les sobres, les récalcitrants, les sérieux qui ne suivaient que le droit chemin vers leur maison, ceux-là, le vendredi soir, il fallait bien qu'ils y passent, parce que la carte ouvrière hebdomadaire pour le car, c'est chez Lorient qu'elle s'achetait. Il n'y a pas à dire, la vie de Lorient elle était bien faite. C'est aussi devant chez lui que se produisit cet événement qui précipita Bourrentier dans une disgrâce en forme de sanction disciplinaire dont il ne se remit jamais tout à fait.

Mais avant, il faut dire que, depuis quelque temps, l'adjudant-chef s'était gagné un surnom dont personne ne connaissait l'inventeur, mais qui s'était répandu aussi vite que les mots sur un rouleau de papier de Jack Kerouac. Bourrentier, tout ce qui était en âge de parler (je vous jure, même les petits de la maternelle) ne l'appelait plus que Dent-de-l'œil (je n'ai jamais su ce que ça voulait dire mais ça dit bien ce que ça veut dire).

«C'est parce que je ne suis pas d'ici, qu'ils ne m'aiment pas, se plaignait Bourrentier, dans les rares moments où son orgueil flanchait.

– Mais non, répondait Portalet, ce n'est pas ça. C'est que vous ne leur parlez pas assez. Les gens, ici, ils aiment parler. Je vous l'ai déjà dit.»

Et il en restait là, le brave Portalet. Sûr qu'il n'al-

lait pas répéter ce que lui avait craché une jeune mère de famille, qui jusque-là n'avait jamais eu un mot au-dessus de l'autre.

« Votre acolyte, vous savez ce qu'il m'a demandé? De déplacer la poussette du petit, soi-disant que, stationnée devant une bouche à incendie, elle était susceptible de faire obstruction à l'action des pompiers. Je vous parle avec ses grands mots, là! La poussette, que je l'avais laissée le temps d'aller chercher le journal! Et il paraît qu'il est pas content qu'on l'apprécie pas. Vous pourrez lui dire de ma part que c'est pas parce qu'il est Alsacien qu'on l'aime pas, non, c'est parce que c'est un con sans frontières! »

Un soir, donc, le car des ouvriers arrive. Les ouvriers descendent. Il y en a un qui s'embronche, qui manque s'étaler sur le trottoir, et qui accuse le premier qu'il voit derrière, en regardant par-dessus son épaule gauche, de l'avoir poussé (il se serait tourné de l'autre bord qu'il en aurait apostrophé un autre). Les poings sont tout de suite faits. Une droite part, une gauche revient. Il se vocifère des encouragements et des appels au calme. Le tout en même temps, ça fait un bruit qui va jusqu'au local des gardes, au rez-de-chaussée de la mairie.

« Vingt-deux! Dent-de-l'œil! »

L'avertissement a jailli, plus haut que tout le reste. Les poings rentrent, les cris meurent. Dans le bloc d'hommes silencieux qui se tournent pour faire face, le garde voit une menace. Il sort son pistolet, tire un coup en l'air...

Six mois de suspension de port d'arme. Six mois pendant lesquels Bourrentier ne marcha que la tête en bas, à ne plus regarder la ligne bleue des Vosges – son regard orphelin.

C'est ainsi qu'il passait, désarmé de partout, quand Larboli – avec sa tête de balai fatigué et ses yeux aussi expressifs que ceux d'un bouillon gras –, ignorant la pitié la plus élémentaire, levant un verre triomphant à la terrasse de chez Lorient, jeta pour épater la cantonade :

« Pétard ! Regardez Dent-de-l'œil, comme il est triste... On croirait qu'on lui a confisqué son vier ! »

27.

Un jour, alors qu'il faisait son service militaire, Joseph a dû se mettre au sommet d'une butte qui dominait la caserne et hurler cent fois en tournant les bras :

« Je suis con comme un moulin à vent. »

Cent fois... L'adjudant-chef avait dû rater le concours d'entrée à l'école normale.

28.

La cheminée de brique de la coopérative viticole dominait la plaine, on la voyait de loin, dressée comme un totem. Et les jours de vent d'est, pour peu qu'on distillât entre les murs de la Varoise, il s'en échappait un nuage pourvoyeur d'une odeur à ne pas mettre un nez dehors, une pestilence à Mach2 qui franchissait le mur du sens. Quand cette malédiction tombait comme un refrain, on entendait des mots monter comme pour s'en défendre. Le vent les attrapait, et colportait ensemble et le bruit et l'odeur. Et nous, frères indiens, à l'oreille affûtée, nous entendions battre, derrière la plainte unanime, des tambours révolus.

*« Ça va sentir », « Ça sent ! », « Oh ! Comme ça sentait ! »*

*Prophètes, résignés, chroniqueurs des bistrots,  
Chacun dans le village, pour conjuguer la plaie,  
Saluer le ravage, prenait le temps qu'il faut.*

*Les femmes décrochaient le linge des fenêtres  
Et rentraient les enfants, les légumes et les vieux,*

*Par ordre d'importance? Allez savoir, peut-être!  
En tout cas, la manœuvre faisait des envieux.*

*Chez les hommes de l'art, du côté des casernes,  
On regardait bien tout, à renfort de jumelles,  
Appliqué, enthousiaste à s'en donner des cernes  
Et puis on retournait auprès de sa gamelle.*

*Les étrangers, moqueurs, disaient: « Ouais... ça titille »  
On vit même un Breton, chanteur de mer d'Iroise,  
Après avoir gonflé le torse et les chevilles,  
Baisser de quatre tons en sentant la Varoise.*

*Et tous ces animaux malades de l'empeste:  
Un coq, sur son fumier, les deux pattes qui tanquent,  
Va pour crier..., reprend ses plumes et sa veste,  
Prétend qu'il est trop tôt, tant le gosier lui manque...*

*... Et ce chat offensé qui croit qu'on croit qu'il pète  
Et ce chien tout piteux, bagard, bouleversé,  
Lui qui allait en ville aussi fier qu'un trompette...,  
Cochons, canards nichés, ils en ont tous assez!*

*Mais revenons aux hommes avec Raymond Queneau,  
Vint-il un rude hiver pour inspirer à temps  
(Par le nez seulement, et pas trop fort, che no !)  
Et trouver à La Crau son « Doukipudonktan »?*

L'armistice à moitié et ma fête à demi. Voilà pour les 11-Novembre. Le matin, il y avait rendez-vous à l'école. Nous n'avions que six ans la première fois, et il ne s'agissait pas d'être présent (comme un jour de classe) mais de faire notre devoir. Manquer tout à la fois le rassemblement obligatoire et de respect à nos aînés nous exposait à une punition si terrible que nous n'osâmes jamais demander laquelle.

« On se met en rangs par classes et par tailles! »

Qui veut marcher au pas prépare ses (petits) soldats. Monsieur Michel nous convoquait avant le soleil. Mais ces jours-là retenaient si souvent la nuit – quand ils ne tombaient pas en bruine pour évoquer ces champs d'un Nord lointain semés de croix – qu'ils se confondent avec celui de l'éclipse, le 15 février 1961, où nous ne gagnâmes nos pupitres qu'à des neuf heures bien passées. Sauf qu'il n'était plus question de faire son intéressant à apostropher le ciel, une plaque de verre fumé devant les yeux. Non, il s'agissait d'accrocher la main de son voisin pour ne pas perdre la face dans les rangs impeccables de filles, de garçons, de marins, d'anciens combattants, d'élus, de gens enfin qui ne sont rien mais des-qui-se-souviennent. Quand tout le monde était en place, mon-

sieur Roux, le chef de la musique, levait droit son bâton et la fanfare attaquait une marche qui, d'abord, tentait de se défendre puis, faisant contre mauvaises notes bon cœur, acceptait de ne pas nous lâcher avant le monument aux morts.

Le maire lisait la liste de ceux morts pour la France en trébuchant sur chaque nom ou presque de ceux qui trébuchèrent en se lançant ivres de peur, d'alcool et de fatigue à l'assaut d'ennemis qui puisaient leur courage dans les mêmes ivresses. Et cette litanie allait, vaille que je te pousse, dans un recueillement que ne venait troubler que le cliquetis des médailles qui pendaient au sommet des hampes des drapeaux que portaient de vieux hommes soulagés dans l'effort par une poche ventrale cousue sur une large ceinture de cuir noir.

Une fois le ban fermé, je courais vers mon père. Il patientait en compagnie de Roger Bouton qui ne manquait jamais une cérémonie.

Avant de vivre avec ma marraine, Roger avait brûlé la grande ville par les deux bouts et hanté des wagons postaux qui traversaient des nuits riches de promesses – Ah! Laroche-Migennes! Que de beautés fatales on devinait rêvant dans leurs maisons éteintes que l'on scrutait du quai en attendant des sacs de

jute gros de messages. Il professait des idées rouges et possédait une I.D. de chez Citroën, qui jurait avec ses convictions de bouillant prolétaire mais offrait l'espace indispensable à sa carcasse de chevillard et à ses longues jambes de coureur cycliste repentí. C'est dans ce véhicule de croisière que nous embarquions tous les trois pour parcourir les cinq cents mètres qui nous séparaient de la maison et de la bonne odeur de raviolis aux noix. Marraine, parrain et filleul, nous portions tous les trois le même prénom. Et même si notre saint n'arrivait que le lendemain sur le calendrier (de ces années lointaines, depuis ça a changé), l'idée s'était vite imposée à la famille que jour férié faisait bon jour de fête.

«Moi, quand c'est ma fête, on met les drapeaux.» Voilà ce que j'ai dit à peu près aussi longtemps que j'ai cru au Père Noël.

Ce péché d'orgueil, commis dans ma jeune jeunesse, je l'ai mis de côté pour plus tard, quand il a fallu aller à confesse.

30.

Pour préparer notre première confession, nous nous sommes retrouvés, l'après-midi d'un Jeudi saint, dans la remise de Piston. Pour nous rejoindre,

Georges Plantec n'a eu que la peine de sortir de chez lui. Grimpés sur un tas de fagots de sarments, nous avions l'équilibre instable et la conviction chancelante au fur et à mesure que l'heure de se rendre à l'église approchait.

C'est que ça n'était pas facile, nous nous étions renseignés auprès de vétérans de la chose, dont certains avaient déjà bravé des trois ou quatre communions. Bien sûr, et ces brefs échanges nous en avaient persuadé, ça faisait moins peur que le BCG avec son aiguille de piqûre longue comme le jour le plus long (une légende que nous ne nous privions pas de rapporter, en y mettant le ton, à des plus petits que nous autres) mais quand même... Il s'agissait de se doter de péchés assez nombreux et suffisamment graves pour mériter une pénitence digne d'un client sérieux.

Dans la cuisine mitoyenne, on entendait Josiane et d'autres grandes sœurs papoter. Sereines. Évidemment, avec les garçons qui leur couraient autour et ceux qu'elles faisaient courir, leurs péchés réunis ça leur faisait un compte que pour tomber juste il fallait poser l'addition pour ne pas manquer une retenue.

De notre côté, rentrés bredouilles ou presque de la chasse aux péchés, on partit à la pêche aux idées :

« T'as qu'à dire que t'as eu de mauvaises pensées, me conseilla Georges.

– Ouais, c'est bien les mauvaises pensées. Mais ça m'en fait qu'un.

– T'as qu'à trouver des détails, intervint Marcel. Moi je vais dire que j'ai tiré un *niòti* avec ma fronde, sans préciser que je l'ai raté, sinon ça me rapporterait à peine un *Notre Père*.

– Dis que t'as regardé une fille, ricana Serge. En plus, ça sera pas un mensonge, je t'ai vu espiner Nicole.

– Que t'as menti! voilà, ce que tu lui racontes au curé, triompha Georges. Et comme t'as bien menti deux ou trois fois, tu mens pas.

– Moi je vais lui dire que je me suis tripoté la quiquette», flamba quelqu'un que je ne dénoncerai pas, même si je ne suis pas tenu au secret de la confession.

Deux *Notre Père* et un *Je vous salue Marie*, telle fut ma pénitence inaugurale. Je la récitai sans hâte mal placée et sans qu'aucune mauvaise pensée s'interpose. Quelques années devraient passer avant que je ne voie Chantal, toujours, comme la première fois, sur sa chaise au bord du premier rang des petites du catéchisme qu'elle surveillait le dimanche, à la

messe de onze heures. Mais ça, c'est bien plus tard. J'y reviendrai. J'y reviens toujours.

31.

Ils ne faisaient jamais de bruit les frères Gauthier. Alain et Richard. Même dans ces territoires vagues, ces champs en vacances, loin des maisons où nous faisions de nous des fous sous l'œil condescendant des oiseaux migrateurs, ils parlaient bas pour ne pas fatiguer leur mère. Elle mourait depuis longtemps, depuis le 6 août 1945 où une tempête inédite s'abattit sur Hiroshima. Dans le faubourg où vivait sa famille, elle jouait sans doute (se cachait-elle dans une forêt de bambous?) quand une larme de nuage assassin, comme un oiseau rendu à la fin de ses ailes, vint se poser sur elle. Et ne la quitta plus, et grandit chaque jour un peu plus dans son sang, et avec elle la maladie terrible, la leucémie.

C'est avec ce mot que nous comprîmes confusément – mais cette confusion ajoutait à l'effroi qui me valut quelques beaux cauchemars; pour les copains, je ne sais pas, nous étions fiers, on ne racontait pas ces choses-là – que les mots ne sont pas innocents.

Et nous fûmes d'enterrement.

Madame Michel ne nous avait pas obligés, parce que nous étions encore bien jeunes elle avait dit à nos parents, mais nous étions tous là. En rangs sous les platanes dans nos blouses d'école. C'était jour de marché et les forains, étrangers au village mais soucieux de se faire bien voir de la clientèle, prenaient une mine de circonstance devant notre chagrin vêtu de gris, et venaient aux renseignements. Et les grandes personnes, derrière, parlaient de bombe atomique, de Japon (mais c'est si loin Hiroshima...). J'ai tout oublié de ces phrases, sauf une qui tomba, répugnante comme une morve :

« C'est bien malheureux ! Mais aussi, est-ce qu'on fait des enfants quand on se sait condamnée ? »

Ils n'entendirent pas, Alain et Richard. Ils étaient devant, assis dans une interminable voiture noire entre leur père et leur grand-mère. Quatre messieurs les accompagnaient, l'air triste, mais on voyait qu'ils s'étaient fait une figure, et que cette tristesse c'était leur métier.

Le cortège passa devant les Coopérateurs au moment où Riton-la-Belote, debout devant le magasin comme s'il se prenait pour le gardien des fruits et des légumes, aérail sa démence congénitale et son chien – un bâtard de bâtard, hirsute que pas un poil

ne lui tenait à l'autre. Notre passage l'inspira à ce point qu'il brailla :

« On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs !  
On ne fait pas la guerre sans crever les jaunes ! »

Il n'avait certainement pas trouvé ça tout seul. Il répétait sans savoir une chose qu'il avait entendue la veille, chez Momond, à l'heure où il se joue aux cartes (Riton n'avait que ce génie). Sans doute qu'une ordure, entre deux manches du concours, avait cru être drôle.

Personne ne répliqua – « Il ne faut pas contrarier les fous », apophtegme de notre enfance – mais Élise abandonna le cortège le temps de prendre Riton par le bras et de le faire rentrer chez lui. Et il ne résista pas, Riton. Élise, c'était la seule personne qu'il respectât ; elle y avait mis du temps et de sa jeunesse, mais grâce à elle il savait écrire son nom pour les signatures, pas juste faire une croix.

Quelques jours après l'enterrement, Alain et Richard quittèrent le village pour partir chez leur grand-mère.

Je me rappelle leurs yeux. Leur mère avait les mêmes. Ces amandes de ceux qui sont nés plus près du soleil.

32.

«Je me souviens des hommes qui ont dormi chez vous.

– Qui parle? Qui nous parle?», s'inquiétèrent les pierres, qui s'éveillaient d'un long silence.

Du silence des pierres.

«C'est moi, le grenadier, l'arbrisseau solitaire, né d'un vent de hasard, d'une motte fertile et de pluies nourricières.»

Du premier au dernier, la lune a ses quartiers. Elle est pleine, nouvelle, ronde, voilée, dans l'eau. Elle est tout ça la lune qu'on voit dans le ciel. Et puis, il y a les nuits de lune rare. La lune rare a ce pouvoir de donner la parole aux choses et aux plantes, qui parlent alors comme des gens. La lune rare a ses gardiens, des armées lourdes de nuées, des nuages imperméables. Quand la lune rare se lève, c'est dans un ciel qu'on ne voit pas. Et toutes ces choses que disent les plantes, toutes ces plaintes qui sourdent des choses, seuls les enfants inquiets veillent pour les entendre.

*J'étais un enfant inquiet.*

«La dernière fois, reprit le grenadier, je vous ai rappelé l'histoire de Mohammed. Le premier à venir s'abriter dans vos murs. Mohammed, qui bâtit cette cheminée qui vous a réchauffées tant d'hivers. Mohammed qui faisait le jardin des autres et qui jamais ne prenait rien pour lui, sauf quand on lui disait: «Tiens, Momo, emporte ces pommes de terre, ça te changera du gros pain.» Mohammed qu'on appelait Momo et qui le dimanche allait faire la partie comme les autres, au Commerce. Même s'il ne croyait pas au dimanche. Momo qui ne buvait que de l'eau, et qu'on moquait pour ça – gentiment, c'est vrai, même si à la longue il trouvait ça pénible–, et qui criait: «Patron, mon verre d'eau, et je paie comme tout le monde!» Son accent de l'Arizona pas tout à fait au point, il était comme un frère parmi les Italiens, un frère à peine exotique. Vous vous rappelez Mohammed?

– Non», répondirent les pierres.

*J'étais un enfant inquiet. Le gros vent se levait à peine que je voyais s'envoler des toitures.*

«Et Ali, dit le grenadier. Vous vous souvenez bien d'Ali?»

Et comme il était un petit peu trop ému en prononçant ces mots, les pierres se défendirent plutôt que de répondre. Et leur «Non!» monta comme un autre mur.

«Pourtant, il est sans doute celui qui vous a le plus aimées. Ali, le maçon, qui pour vous éviter de fendre sous le froid, aussi impitoyable qu'il est imprévisible chez nous, vous protégea d'un lourd crépi.

– Dis plutôt qu'il a fait ça pour avoir plus chaud!», ricana une brique. Incongrue, émietlée des arêtes, elle ne servait qu'à boucher un trou et le savait. Pauvre tache rouge passé que les pierres écrasaient de leur mépris, elle avait cru, en crachant sa méchanceté, se rendre populaire. Les pierres ignorèrent sa pauvre saillie. Quant au grenadier, il s'interrompit à peine:

«Ali qui ne croyait pas au dimanche non plus, il lui en fallut trois, pourtant, des dimanches, pour vous parer d'une robe de plâtre cousue de ciment – et les grains en étaient si fins qu'ils roulaient sous la caresse de la main, comme des perles. Et une fois qu'il eut fini, il continua d'attendre le dimanche. Ce jour-là, il montait tout en haut de ce ravin, en face, qui borne l'une des berges de la rivière qui coula ici. De là-haut, il vous regardait. Mais était-ce bien vous qu'il

voyait, ou bien cette autre maison blanche, très loin, en Algérie, qu'il avait décidé d'oublier? Vraiment, vous ne vous rappelez pas le maçon Ali?

– Non », répondirent les pierres. Et, pour justifier ce trou dans leur mémoire, elles ajoutèrent: « C'est si loin. »

*J'étais un enfant inquiet. À quatre heures, je mangeais une demi-couronne de pain avec du chocolat et, pour faire descendre, je buvais le petit lait d'une légende de Bretagne.*

Ali n'était plus là depuis quelques mois quand le crépi craqua.

« C'était votre punition, vous ne pensez pas? dit le grenadier. La pluie se couchait presque pour vous battre plus fort. J'ai entendu gémir mes vieilles branches sous les coups d'un vent comme fou qui me jeta, en s'excusant à peine: "Nous savons que tu n'as rien à voir avec *elles*, que c'est la faute à pas de chance si tu as poussé là." Et quand il disait *elles*, qu'il vomissait plutôt, c'est de vous qu'il parlait. »

Les pierres n'entendirent toujours pas la leçon. Mais le grenadier ne renonça pas, enfin pas tout de suite. Un grenadier, ça ne pose pas ses fruits avant d'avoir tiré toutes ses cartouches.

«Et les derniers qui sont venus, insista-t-il. Moktar, Farid, Ahmed – l'oud, le tambour et la chansonnette, comme on les appelait dans les campagnes–, ceux-là, au moins, dites-moi que vous ne les avez pas oubliés!

– Et pourtant, si, dirent les pierres. Et elles semblaient de plus en plus froides.

– Allons, allons, poursuivit le grenadier qui, au contraire, s'échauffait. Vous n'avez pas pu effacer ces repas d'amitié qui se faisaient l'été. Les Lucchese et les Galtieri, les Martellotti même parfois, qui venaient, toutes familles dehors, les petits devant, les grands derrière, les chiens tourbillonnant et, au milieu, un plat fumant. Qui portait la polenta, et qui la pastacciutta. Pour aller avec le couscous qui finissait de bouillir sous l'œil de Farid, cuisinier empirique, expérimentateur sans entraves qui, un soir qu'on manquait de semoule, a osé le couscous-polenta. Les convives avaient grimacé devant l'audace mais, après en avoir repris deux fois, tous, ils ont juré de recommencer, certains avançant même des idées d'amélioration. Mais la tradition n'a pas eu le temps de naître.»

Et la voix de l'arbre se fêla si douloureusement sur ce dernier mot, que les pierres en sortirent de leur indifférence.

« Pourquoi ? demandèrent-elles.

— S'il venait par ici un passant qui s'arrête et pose contre vous son oreille, pour écouter comme les Indiens écoutaient la terre, il entendrait d'abord une douce musique dont vous résonnerez toujours, un écho de la flûte du petit Andrea et de l'oud de Moktar. L'air qu'ils jouaient toujours pour inviter la compagnie à se séparer, ils le jouèrent un soir pour la dernière fois sans savoir que c'était la dernière.

*J'étais un enfant inquiet. Ghislaine, Georges et moi, nous culs en rang par terre, engourdis par la douce fraîcheur qui montait des tommettes, nous écoutions comme trois ronds de flan des histoires d'enfants volés, d'enfants perdus, d'enfants qu'on abandonne.*

La nuit tombait. Le rouge sombre de ses fruits se confondait avec la noirceur des pierres, le grenadier parvenait au terme de son histoire. Et les pierres attendaient qu'il parle maintenant.

« Dis-nous, pourquoi sont-ils partis ? Nous voulons savoir.

— À cause de la guerre. La guerre d'Algérie. Eux, les pauvres, ils n'y pouvaient rien. La guerre, ils l'avaient connue. Moktar, Farid et Ahmed, les insé-

parables, ils avaient fait le débarquement de Provence en 1944, et libéré le village. Mais ces choses-là, même ces choses-là, ça peut s'oublier du jour même. Et le lendemain, on ne disait plus que "les Arabes". Et l'on montrait Grimaud du doigt: "Grimaud, dans son cabanon, il abrite des Arabes, des salauds qui nous tueront bien!" Ahmed, Farid et Moktar, on ne les voyait plus. Ils partaient avant le soleil et rentraient avec les étoiles. Eux qui gagnaient leur vie, vivaient comme des voleurs. Et les gens disaient de plus belle: "Sûr qu'ils préparent un mauvais coup. Ces animaux-là, c'est sournois, ça ne connaît pas la franchise!" Alors, pour qu'ils arrêtent de dire, Grimaud, un après-midi, pendant que ses locataires taillaient une vigne éloignée, vint avec une masse et creva le toit qui vous recouvrait, et il s'acharna jusqu'au dernier éclat de la dernière poutre.

*J'étais un enfant inquiet. La nuit, il m'arrivait d'entendre la tempête, les appels des marins, le cri fou d'une femme tordue près d'un calvaire. Je me levais, le cœur battu, pour aller écouter mes parents dormir.*

«Je me souviens, dit une pierre.

— Je me souviens aussi», dit une autre.

Et puis une autre, et puis une autre encore. Et puis toutes enfin et ensemble, dirent ces mots que le grenadier désespérait d'entendre :

« Nous n'oublierons plus maintenant. »

Depuis, quand il vient un passant sur ce chemin, au moment où il longe quatre ruines de murs flanquées d'un maigre grenadier, il arrive qu'il s'arrête, surpris par la chaleur inattendue, furtive, douce comme une vie, qui règne à cet endroit où les pierres ont un cœur.

33.

« Maman, j'ai fini par demander à ma mère, qu'est-ce c'est des Arabes ? »

— Les Arabes, elle m'a dit, ce sont des malheureux comme nous. »

Et pour nous, Indiens, qui prétendons ne rien posséder que l'indispensable, le malheur ce n'est pas de manquer d'argent. Le malheur, c'est de ne plus tenir nos vies entre nos mains.

Vraie blonde (Jack Kerouac voyagea, de Santa Barbara à San Francisco, dans la voiture d'une), c'était une vraie blonde – et je ne lui ferai pas d'autre poème

*Chantal avait les cheveux blonds*

*Chantal avait ce regard long*

*Traqué de la sauvagine*

*Chantal avait ses horizons*

*Chantal voulait une maison*

*Peuplée, enfin là j'imagine*

que cette chanson triste.

Il souffle un mistral de janvier ce jour – un jeudi, forcément – sous un ciel inouï – ce bleu qui hurle plus haut encore que le vent. Dans les cours, les chiens sont inquiets. Dans les maisons, les chats se cachent. On garde les enfants en leur disant que dehors il pleut des tuiles. Ce matin, j'ai marché jusqu'à la carrière abandonnée, passé le Petit Nice. J'ai regardé l'eau prisonnière dans son trou entre ces quatre murs de pierre rouge – cette eau de pluie, tellement vieille et brune que le ciel, même aujourd'hui, ne peut plus rien pour elle. Le Petit Nice est une colline modeste qui s'élève juste ce qu'il faut au-dessus

du niveau de la route pour redescendre en pente douce vers un champ d'anémones, une autre mer, de paille celle-là, bien à la peine ce matin – il voltigeait des embruns jaunes. J'ai suivi le chemin jusqu'à la clairière et retrouvé la coulée ronde de ciment lisse où nous jouions comme sur une scène quand nous étions petits. Tu pourrais chanter là, il n'y aurait que les arbres en rond et moi, les oiseaux évitent l'endroit – peut-être qu'il s'est dressé là un abri de chasse dont il ne reste que le socle. Si tu veux, je te montrerai un autre secret de colline, un cimetière abandonné vers la Navarre. Le chemin qui y monte se perd dans des buissons qui griffent. C'est un secret bien gardé. Comme ton nom que tu ne m'as jamais dit, Chantal. Était-ce L..., était-ce C...? Les avis que j'ai recueillis divergeaient. Tu as souri quand je t'ai demandé, mais pas des yeux, juste d'un trait tiré des lèvres qui souligna cette tristesse que je t'ai connue tout le temps que je t'ai connue – mais je ne t'ai pas connue bien longtemps. Je reviens à cet après-midi où je t'attends. Hier soir tu m'as dit que tu viendrais peut-être. J'ai retenu que tu viendrais. Déjà, c'est le troisième car qui passe. Je ne sais pas non plus où tu habites. J'ai tourné viré, et à plusieurs reprises, dans un hameau, le dernier avant la grande plaine, où les

rues ont des noms d'oiseaux. Je n'ai jamais vu par là trace de toi qui vive. Mais qu'est-ce que je sais de toi? Que ta mère a horreur de l'harmonica. Que ton père n'est pas ton père. («*Mais ton père ne l'sait pas!*», répond une chanson idiote – je dis ça sans mépris, il y a des chansons comme ça pour lesquelles on incline à une certaine tendresse.) Que j'aime quand tu chantes – et je ne t'aurai entendue qu'une fois. Sur la scène de *la Gazette en chansons*. Ils attendaient la nuit tombée, les musiciens pour se lever et emballer un tube d'une année incertaine – pourvu que ça fasse du bruit, et que ça aille vite, et puis surtout que ça déclenche des applaudissements, quelques bruits d'oiseaux mal imités et des sifflets sur les côtés –, un rouleau d'océan pour l'animateur bondissant qui jetait son entrée comme une ancre dans la foule: «Bonsoir, La Crau! Ça va? Quel public! Mais quel public! Un public comme vous, c'est... C'est l'Amérique!» – Et nous, Indiens narquois (cousins des Iroquois), debout dans des confins ombreux que la lumière des projecteurs ne fouilla jamais, nous nous disions qu'il ne croyait pas si bien dire. Voilà qu'il se faisait applaudir lui aussi, mais pas longtemps quand même – les proies, ça ne se laisse pas refroidir. «Vous le savez, dans notre spectacle, les artistes, c'est vous! Je peux vous

dire que j'ai moi-même inscrit cet après-midi les candidates et les candidats de notre concours de chant, et je vous promets quelques belles (mais si, mais si, messieurs)... surprises, et quelques beaux (mais oui, mais oui, mesdames)... moments. Mais en attendant, il va falloir jouer. J'ai plein de cadeaux à vous faire gagner. Et là, pour notre premier jeu, j'ai besoin de quatre couples. Quatre messieurs, quatre dames qui, si possible, ne se connaissent pas.» Et ça disait «Vas-y!», ça répondait «Non! Non!» dans tous les coins. Et il finissait toujours par s'en trouver huit pour aller faire rire d'eux dans la lumière en subissant l'épreuve, cette année-là – pendant que tu devais déjà tourner dans la coulisse – de l'entonnoir à banane. «Alors, expliquait l'autre, c'est très simple. Messieurs, vous prenez chacun un entonnoir que vous allez tenir devant vous à hauteur de votre taille... Allons, allons, Monsieur, comment vous appelez-vous? Daniel. Descendez-moi un peu cet entonnoir, Daniel, la mode est à la taille basse cet été... Quant à vous, Mesdames, chacune d'entre vous va recevoir une banane. Eh oui! eh oui! une banane accrochée à un élastique hy-per-sen-si-ble. Les messieurs n'ont pas le droit de bouger. Quant aux dames, vous allez devoir, sans dépasser la ligne, là, que Na-

dia, ma charmante assistante, on applaudit Nadia, est en train de tracer devant vous, vous allez devoir, disais-je, faire entrer la grosse banane dans le petit entonnoir. Qu'en pensez-vous, cher public? La situation est comme la crème... renversée! Non? Ha! ha! Stop! Le jeu n'est pas commencé et il ne commencera pas avant que j'aie précisé que le couple gagnant emportera un lot de magnifiques jeux de plage et cent francs de bons d'achat offerts par le magasin Monique... Monique qui habille chic à prix modique.» Que faisais-tu alors, et les autres avec toi et le trac qui venait? Des vocalises? Ou bien regardais-tu, par un trou dans la toile qui masquait les abords du podium, ces faces éclatées de vociférations avec, par-ci, par-là, quelques visages stupéfaits? L'église est blanche cet après-midi, comme lavée par le vent; la scène, ce vieux soir-là, comme les autres soirs de fête, les soirs de bal, la cachait à moitié. Les projecteurs la reléguaient dans une nuit plus noire que la nuit, une nuit rien que pour elle. Pour le concours de chant, tu es passée en troisième position. Après un petit brun tout rond – je le croise encore, je pourrais te le montrer si tu revenais dans ces rues où je pense à toi, il n'a pas changé, tu le reconnaîtrais – qui s'est lancé à l'assaut des portes du *Pénitencier* et a bien

failli s'évader, n'eût été la demi-octave qui lui a manqué. Après une veuve joyeuse aux dents fantastiques – elles se chevauchaient – qui, ayant oublié sa partition, n'eut que tout son courage pour l'accompagner – *Domino, Domino, le printemps chante en toi, Dominique*, elle a tenté, elle a tenu deux couplets. Et puis tu es venue. Et tu as chanté ces mots que je n'ai jamais oubliés.

*Dans ce palais  
J'avais toujours été seule  
Pourtant s'y cachait l'amour  
J'avais frappé  
Aux portes d'or ou de chêne  
Mais rien ne répondait*

J'ai attendu que tu finisses – pourquoi faut-il que les chansons finissent? –, je me suis tourné vers Robert et j'ai dit: «T'as vu comme elle chante? – J'ai surtout entendu», il a rigolé doucement. Il avait l'humour calme – pas froid, calme –, Robert, tu t'en souviens? Je suis parti tout de suite, avec toi plein la tête, ta voix devant mes yeux pendant que je marchais. Le lendemain, je t'ai cherchée, au hasard, à la chance, à la bonne fortune. C'était l'été, j'avais le temps et,

comme je portais les télégrammes (ces mots très courts, scellés d'un mauvais bleu que cueillaient en tremblant des gens, parfois au bout de leur journée, à des presque sept heures du soir quand l'ombre vient), j'étais partout, j'en ai connu du territoire à vélo sous juillet. Sur la route du calvaire – un vrai chemin de chèvre sur lequel on aurait balancé du macadam à la truelle –, je regardais loin devant pour voir venir les poules qui se jettent dans les rayons, et je t'ai vue. Je ne vais pas broder que je t'ai fait comme ça: «*Ciao Bella!*», l'air aussi dégagé que Bahamontes quand il a fini premier, détaché au sommet du Faron; j'ai juste réussi, en me forçant combien, à lâcher un «Salut!» à contre-souffle – l'as-tu seulement deviné dans le bruit de cahot que faisait ma bécane? – Magnanime, tu m'as laissé (rouge que je rougis, je rougissais encore) aller mourir plus loin. Et j'aurais pu mourir longtemps. Heureusement, Serge m'a dit en me trouvant sur la passerelle du canal d'où je scrutais l'eau comme si j'espérais y voir pondre des saumons: «Tu sais, la naine que tu bades, elle va encore à la messe... Et toi, là, que je te vois déjà compter dans ta tronche les jours qui restent jusqu'à dimanche, je sens que tu vas nous faire un retour de foi.» J'y suis allé à la messe, à celle de onze heures, la plus fréquentée, et

tu y étais. Mais comme tu surveillais les petites du catéchisme, je me suis dit que j'allais te casser ta réputation à t'approcher à la sortie – voilà une échappatoire dont je n'étais pas mécontent... Et au dernier tintement de la clochette de l'enfant de chœur, le curé n'avait pas fini de baisser les bras que, *scapa via*, j'étais rendu chez moi. Où j'ai décidé d'attendre la fin des grosses chaleurs sans me faire plus d'émotions, juste rêver entre les livres et la mineur-mi mineur – deux accords de guitare imparables – qu'à la rentrée tu irais sûrement au lycée Jean-Aicard à Hyères (Floride) et que donc tu prendrais le car. On lie plus facilement conversation dans les cars et les gares routières (c'est pendant l'hiver précédent, en voyageant autour de ma chambre que je l'avais appris de Jack Kerouac dans un livre où, une fois de retour dans l'Est, dans une chambre à New York, il avait écrit ses rencontres dans l'Ouest américain). Robert venait. À force de soulever le bras de l'électrophone, d'aller et revenir sur le sillon, nous parvenions à noter des paroles des Beatles, de Dylan, de Fairport Convention, et puis avec les mêmes mots à faire de nouvelles chansons plus ou moins originales. C'est comme ça qu'un jour j'ai osé une chose qui commençait par « *The gates of Eden are standing...* »

– Robert m’a arrêté tout de suite en rigolant: «Là, tu t’es pas fait chier!»; impossible de dire mieux à un plagiaire, c’est ce qu’on devrait leur dire à tous (avec des mots de politesse, genre «pardon» et «vous»): «Pardon, mais là, vous ne vous êtes pas fait chier!» (Qu’est-ce que tu veux répondre à ça?) Donc, je n’ai plus jamais chanté cette chose, je ne t’ai jamais chanté cette chose. D’ailleurs, je ne t’ai jamais rien chanté, pas en face en tout cas. Je t’ai montré une chanson que j’avais écrite pour toi. Tu l’as lue, et j’ai su pendant que tu lisais que j’avais mis les mots là où ça fait mal – on ne connaît bien que ceux qu’on aime, surtout quand on ne les connaît pas. Tu étais venue ce jour-là – je guettais ton pas, je l’ai reconnu tout de suite, aucun pas blond n’avait jamais descendu la descente. Mais cet après-midi, tu ne viendras plus, je le sais. Quatre cars sont passés maintenant et deux heures avec eux. Je vais rentrer. Je rentre. Je suis rentré. Le lendemain, tu étais devant le lycée, tu m’as regardé les yeux grands barrés sans faire un geste, un pas, sans faire rien qui m’encourage. Alors, parce qu’il me fallait du courage, j’ai pris un paquet de tracts des mains d’un copain anarchiste et sans même jeter un œil (savoir si ça parlait des plats trop froids de la cantine ou des geôles franquistes...), j’ai

traversé pour aller jusqu'à toi et te dire (quel con! mais quel con!): «Un tract, camarade! Un truc intéressant à lire en cours de maths...» Et sur ces mots stupides, tu as crié des larmes. «Excuse-moi, j'ai dit. – Arrête de t'excuser. Tu n'es pour rien dans tout ça», tu as dit avec juste ce qu'il fallait de mépris dans la voix pour me décourager. Alors moi cloué là, tu as commencé à remonter la rue, longé le commissariat. Et qu'est-ce qui m'a empêché de courir, de te rattraper, de te dire: «Viens, allons au jardin Olbius-Riquier où il n'y a personne à cette heure, où l'on se trouvera un coin qui ressemble à ceux de l'Angleterre où nous irons ensemble si tu veux, j'ai des amis là-bas. Mais avant, tu vas me dire ce qui t'arrive, ce que c'est ce tout ça.» Trente années ont passé (prescription, je dis, pres-crip-ti-on, comme Quasimodo criait asile asile), tu veux savoir ce qui m'a fait rester? Mon gros nez, avec quelques boutons périphériques – cette consternante constellation qui me parsemait la tête et faisait aux vers blancs un nid de ma cervelle; je les sentais se tordre comme s'ils y étaient sur mon front bas qui faisait de l'ombre à mes pieds, toujours quand j'avançais, pour pas qu'on voie ma gueule. J'ai passé la journée à faire rimer scoliose avec morose, ne m'accordant qu'une pause entre une

heure et deux où, au foyer socio-éducatif, j'ai refait le monde sans trop m'approcher du bord. Le soir, j'ai un peu traîné, regardé des terrasses sans grande conviction (tu n'aimais pas les bars, surtout celui des Sports où nous allions – provocation, notre credo – lire ostentatoirement Sartre près des baby-foot). En face du Park-Hôtel, alors à l'abandon, je suis tombé sur Martino, sa caméra Super-8, sa mèche en berne (les cheveux en bataille c'eût été promilitariste...), en train de filmer deux petites amoureuses devant la vitrine d'un fleuriste en attendant que le propriétaire sorte en gueulant « *Hôu*, sale petit gauchiste, t'as une autorisation de filmer dans la rue? Non, alors, remballe ton petit matériel et tes starlettes ou j'appelle les flics! – Ça, c'est un vrai sanguin, a rigolé Martino, j'ai même pas eu le temps de faire une bobine. » Je leur ai demandé à lui et à ses comédiennes s'ils t'auraient aperçue, par chance. L'une des filles – Annick, peut-être – t'avait croisée, mais il était autour de midi, alors, ça faisait presque quatre heures. Un car est arrivé, j'ai reconnu le chauffeur, fait signe, il m'a pris au noir. Je me suis installé au fond. J'étais seul. C'était dans le creux de l'après-midi, il ne monte personne. Le car a brûlé l'arrêt à Beauregard, tourné dans l'avenue Godillot. C'est là que je t'ai vue, au

coin du temple protestant. Je me suis retourné, je t'ai fait signe. Tu m'as vu, tu n'as rien fait. Je ne t'ai plus jamais revue... Il arrive encore, l'hiver surtout, quand la nuit s'étend comme un baume sur la triste pluie d'une journée triste, quand les reflets dans l'eau battue par mille pas sur les trottoirs et ces feux qui rayent la ville ramènent des fantômes, il arrive que, debout au bord d'un carrefour où j'attends pour passer, je me prenne à rêver que tu as une fille et qu'elle te ressemble comme deux notes de chanson. Et qu'elle vient vers moi. J'hésite – sale vieille habitude! – avant d'oser la suivre. Et quand je me retourne, je n'ai que le temps d'apercevoir son imperméable bleu un peu trop grand, qui ondule autour d'elle – cette petite houle parmi les gens... Je la perds, gêné par un attroupement devant une vitrine (c'est bientôt Noël, les gens, malgré la pluie, regardent bouger des automates). Mais je ne renonce pas, je reviens le lendemain, à la même heure, au même endroit banal. Il pleut peut-être encore, ou plus, je ne sais pas, je ne vois qu'elle. Je ne la perds pas cette fois. Je la suis jusqu'à une porte. Elle sonne. Tu ouvres. Je lui laisse le temps d'entrer, de grimper l'escalier dont on devine l'amorce dans la lumière qui tombe du haut des marches. Je quitte l'ombre (enfin!)

avant que tu refermes. Et je te dis bonsoir et qu'avec toutes ces années j'ai fini par apprendre quelque chose.

FIN.

La Crau n'est plus en Arizona. Un groupe de conseillers généraux et de techniciens agricoles du Var (France) décida de notre exil. Ils vinrent chez nous en voyage d'études, invités par un groupement d'éleveurs. Nous les vîmes bientôt rôder autour de nos maisons et, sans rien nous dire ni nous demander, émietter quelques poignées de terre entre leurs doigts. Après ça, ils eurent vite fait de convaincre leurs hôtes, soucieux d'investir leurs bénéfices et de diversifier leurs productions, que ces quelques arpents caillouteux sur lesquels ils nous avaient relégués après nous avoir chassés des pâturages que nous avions hérités de nos enfants, étaient le berceau idéal pour les plants de vigne dont les sarments faisaient des cornes à leurs gros sacs de toile.

Quelques âmes sensibles s'inquiétèrent de notre sort, que les étrangers rassurèrent en proposant de nous

recueillir dans leur pays lointain où l'on manquait justement de bras. Ils ajoutèrent que là-bas, les natifs frappaient des tambourins rustiques et soufflaient dans des flûtes rudimentaires, qu'à vivre au grand air ils avaient une peau cuivrée par le soleil, bref que nous ne serions pas dépayés.

Notre pauvre village démonté pierre à pierre, planche à planche, soigneusement cotées et serrées dans des conteneurs, tint tout entier dans un cargo, et nous avec.

Je ne sais pas s'ils ont réussi à produire du côtes-de-provence en Arizona et je ne veux pas le savoir (franchement, qui voudrait savoir une chose pareille?). En tout cas, nos premières années ici ont été heureuses. Nous avons aligné nos maisons au fond de l'ancien lit d'une rivière, le Gapeau, qui roulait désormais huit cents mètres plus loin. Il poussait là des herbes jaunes, des arbres souffreteux et des cailloux, bien sûr, comme dans tous les canyons du monde. Les enfants poursuivaient les lièvres des collines et prenaient des poissons d'eau claire. Les femmes, d'abord soupçonneuses, reniflèrent les plantes de la garrigue avant d'en garnir la viande, le poisson et de les mettre à bouillir dans l'eau de leurs tisanes. Quant à nous, les hommes, nous nous fîmes vite aux

travaux de la vigne, des vergers et des fleurs, et nous sûmes bientôt assez de piémontais pour nous faire comprendre des Français d'ici.

Puis vinrent les promoteurs qui dirent aux patrons vieillissants que la terre était basse et rude et si ingrate qu'il serait d'un meilleur rapport d'y laisser pousser des résidences. De ces lotissements aux maisons presque pareilles, toutes flanquées d'un gazon hérétique et, pour les plus prétentieuses, d'une piscine ridicule.

À présent, on dirait l'Amérique, celle de ces banlieues des grandes villes où l'on ne rentre que pour dormir. Il n'y a presque plus de champs, plus de collines. Il ne reste, pour veiller encore sur nos vies, faire un nid à nos souvenirs, que le mont Fenouillet avec sa coiffe de roches trapues d'où l'on s'attend à voir surgir les chevaux nains de notre enfance et monter des signaux de fumée.



## MERCI

à Patricia Carli (dont je me moque un peu, mais c'est gentiment), à Ria Bartok, à Johnny Rech et à tous les autres sympathiques naïfs de la chanson qui, le temps de quelques quarante-cinq tours, l'espace d'un tube, habitèrent dans ma radio au début des années soixante (il y eut aussi Jacky Moulière, Tiny Yong, Gérard Brent, Evy – dans une version chantée de *Jeux interdits* –, les Missiles, Chantal Kelly, Patrick Samson – et ses Phéniciens –, Patoune... J'en passe – et pas forcément des meilleurs – mais je ne saurais fermer cette parenthèse sans évoquer Annie Philippe – la plus belle chanteuse française du monde); à Hugues Aufray qui, un soir près de mes douze ans, toujours à la radio, désireux de partager sa rencontre avec Bob Dylan, annonça qu'il allait nous faire entendre la version originale de *N'y pense plus, tout est bien*; à ma mère qui, un autre soir, de 1966 celui-

là, rapporta du bureau de poste où elle travaillait le numéro 2 du *Magazine littéraire*, consacré aux écrivains beatniks (elle n'avait pas le droit, cet exemplaire ramené par un facteur avec la mention «N'habite pas à l'adresse indiquée», elle aurait dû le retourner à l'envoyeur — mais bon on ne va quand même pas faire des misères à une vieille dame de plus de quatre-vingts ans...).

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DELEATUR

*Vingt Palindromes*, 1998.

*Douze Aventures de Câline et ses amis*, 1999.

*On se fait à l'idée et c'est Moi qu'on assassine*, 2000.

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
EN MAI 2002  
PAR IVAN DAVY, VAUCHRÉTIEN, FRANCE  
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DELEATUR.

ÉDITIONS DELEATUR  
BP 1-2243  
49022 ANGERS CEDEX 02.

© R. TROIN ET DELEATUR, 2002.

ISBN 2-86807-110-4  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2002.